1506

2

PRINCESSE

ET

FAVORITE

DRAME EN CINQ ACTES

PRÉCÉDÉS D'UN PROLOGUE

PAR

JULES BARBIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

Distribution de la pièce

GEORGES, duc de Brunswick.....	MM.	C. Just.
MAXIMILIEN, frère de Georges.....		Regnier.
LE COMTE DE KŒNIGSMARK, officier de fortune.....		Lacressonnière.
PLATEN, ancien précepteur de Georges....		Faille.
BUSCHE, ancien précepteur de Maximilien.		Omer.
LE BARON SCHWARTZ, conseiller aulique.		Berret.
MAITRE KLAUTZ, hôte de l'auberge du Lion d'Or.....		Hoster.
TRAUGOTT, traban.....		Richer.
REYNHOLD, id.....		Néraulт.
FRITZ, bourgeois.....		Désormes.
PETER, id.....		Parrot.
CORBACH, officier.....		Capelli.
Un Sergent.....		Jules.
SOPHIE-DOROTHÉE, femme de Georges..	Mmes	E. Saint-Marc.
ÉLISABETH, femme de Platen.....		Page.
CATHERINE, femme de Busche.....		Germa.
MADEMOISELLE DE KNESEBECK, demoiselle d'honneur de Sophie-Dorothée.....		Malleville.

Un Page de Sophie-Dorothée.

Un Page du duc Georges.

Seigneurs et Dames de la cour, Officiers, Soldats, Trabans, Bourgeois, Pages, Valets.

Le prologue se passe en Hongrie; le reste du drame à Hanovre, fin du XVIIe siècle.

S'adresser, pour la musique, à M. Artus, chef d'orchestre, et, pour la mise en scène, à M. Masson, souffleur au théâtre de l'Ambigu-Comique.

Le droit de propriété ayant été garanti par l'accomplissement des formalités exigées par les traités internationaux, la représentation de *Princesse et Favorite*, sur tous les théâtres étrangers, est interdite, à moins d'une autorisation formelle et par écrit de l'auteur.

PRINCESSE

ET

FAVORITE

PROLOGUE

Une tente. — Au fond un camp.

SCÈNE PREMIÈRE

KŒNIGSMARK, MAXIMILIEN, CORBACH, Officiers.

Maximilien est assis dans un coin; il paraît pensif. Les autres boivent autour d'une table à la lueur d'un flambeau de résine.

KŒNIGSMARK.

Oui, messieurs, ce que je vous dis est l'exacte vérité; c'est la belle Fatmé qui favorisa mon évasion, et c'est moi qui fis entrer le pauvre émir, son mari, dans la grande confrérie que vous savez.

CORBACH.

Diable! c'était jouer gros jeu, monsieur de Kœnigsmark.

KŒNIGSMARK.

Ne m'en parlez pas... l'émir avait des soupçons, et il ne s'agissait de rien moins que d'être empalé. Mais que voulez-vous, cette captivité était intolérable! j'avais besoin d'ouvrir les ailes, quitte à me faire clouer sur la porte, comme une chauve-souris.

CORBACH.

Et votre maîtresse était belle ?

KŒNIGSMARK.

Adorable, messieurs ; un de ces types qui nous sont inconnus dans nos pays froids. Toute l'ardeur italienne avec

toute la noblesse orientale; de beaux cheveux noirs que je vois encore avec leur coiffure de sequins d'or!... de charmants petits pieds qui tenaient dans des babouches d'enfant, et des yeux... oh! ma foi! des yeux comme je n'en verrai plus!... doux et éclatants à la fois... le soleil dans un nuage.

CORBACH.

Et c'est à Oran que vous étiez captif?

KŒNIGSMARK.

A Oran. J'avais été fait prisonnier par une galère qui allait de Malte à Messine...

CORBACH.

Mais vous avez donc vu le monde entier?

KŒNIGSMARK.

A peu près : le Danemark, l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, j'ai tout parcouru, j'ai servi partout, je me suis battu partout, j'ai aimé partout.

CORBACH.

Il me paraît que vous n'avez pas à vous plaindre des femmes?

KŒNIGSMARK.

Ma foi, non.

CORBACH.

Et des maris?

KŒNIGSMARK.

C'est selon.

CORBACH.

Comment?

KŒNIGSMARK.

En Afrique, ils empalent, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire; en Italie, ils poignardent; en Espagne, ils se battent; en France, ils rient, et en Angleterre, ils boivent.

CORBACH, riant.

Et de quelle espèce les aimez-vous?

KŒNIGSMARK.

Moi, indifféremment; je les porte tous dans mon cœur.

CORBACH.

Avec leurs moitiés?

KŒNIGSMARK.

Avec leurs moitiés!

CORBACH.

Et l'Allemagne, monsieur de Kœnigsmark, vous ne nous parlez pas de l'Allemagne ?

KŒNIGSMARK.

L'Allemagne, messieurs !... la patrie du vin couleur d'ambre et des yeux couleur d'azur ! Vive Dieu ! je réservais son nom pour le dernier. Buvons à l'Allemagne !

TOUS.

A l'Allemagne !

CORBACH.

Et aussi à la Suède, puisqu'elle nous a envoyé pour camarade un homme de votre mérite et de votre courage, M. de Kœnigsmark.

TOUS.

Oui, oui, à la Suède !

KŒNIGSMARK.

Merci, messieurs ! (Ils trinquent et boivent. Kœnigsmark se retourne vers Maximilien.) Holà ! hé ! Mansfeld, vous ne buvez pas avec nous ?

MAXIMILIEN, se levant.

Je vous rends grâce, je n'ai pas soif.

KŒNIGSMARK.

Comment, vous n'avez pas soif !... avez-vous donc une mauvaise conscience ou un mauvais estomac ?... Il fait toujours soif pour les hommes vertueux et bien portants. Eh ! que diable ! mon cher ami, nous ne sommes pas Turcs, il faut boire.

MAXIMILIEN.

A quoi bon ?

KŒNIGSMARK.

Le malheureux !... il est ivre ! (Les autres rient.) A quoi bon ?... mais à marcher dans les voies de la sagesse et de la philosophie.

CORBACH.

Ah ! parbleu ! prouvez-nous cela.

KŒNIGSMARK.

C'est facile !... la philosophie n'est-elle pas la recherche de la vérité ?

CORBACH.

Eh bien ?

KŒNIGSMARK.

Eh bien ! *In vino veritas*, dit le proverbe ! la vérité est dans le vin !... donc... buvons !

TOUS.

Buvons !

KOENIGSMARK.

Tenez, Mansfeld !... je bois à votre maîtresse ! vous ne refuserez pas de porter cette santé-là, j'espère !

MAXIMILIEN.

Ma maîtresse, dites-vous ? soit... (Il prend un verre et boit.)

KOENIGSMARK.

Quand je vous disais que l'amour était de la partie ! (Chantant.)

Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas :
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

Voilà ce qu'on chante à Versailles, messieurs, sur la musique de l'immortel Lulli ; et vous voyez que cela est vrai partout. (Reprenant sa chanson.)

Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas !

Voyons, Mansfeld !... contez-nous cette passion-là. Vous vous taisez !... Diable ! vous m'avez l'air de prendre l'amour d'une façon lugubre.

MAXIMILIEN.

Que voulez-vous ? chacun le prend à sa façon. (Il s'éloigne de nouveau.)

KOENIGSMARK, à demi-voix.

Décidément nous n'égayerons jamais ce pauvre Mansfeld. Depuis bientôt un an que nous couchons sous la même tente, je ne l'ai pas vu une fois de belle humeur.

CORBACH.

Vraiment ?

KOENIGSMARK.

Vraiment ! un charmant garçon d'ailleurs, brave, généreux, loyal, et à qui je dois le plaisir de trinquer avec vous, messieurs... car j'étais bel et bien coupé en deux comme une pomme, par ce grand diable de Turc, si Mansfeld ne l'avait envoyé, avec tant d'à-propos, dans le paradis de Mahomet... Aussi est-ce entre nous à la vie, à la mort ! Il ne lui manque que d'avoir soif... Allons !... un dernier verre et bonsoir.

CORBACH.

A quoi buvons-nous ?

KŒNIGSMARK.

A la bataille de demain, pardieu !... Et qu'elle nous soit heureuse.

TOUS.

Vivat ! (Ils trinquent et boivent.)

KŒNIGSMARK.

Et maintenant, messieurs, au revoir.

CORBACH.

Au revoir, monsieur de Kœnigsmark... bonsoir, monsieur de Mansfeld.

MAXIMILIEN, sortant de sa rêverie.

Messieurs ! (Les officiers serrent la main de Kœnigsmark et de Maximilien, et sortent.)

SCÈNE II

MAXIMILIEN, KŒNIGSMARK.

KŒNIGSMARK.

Eh bien ! Mansfeld, vous ne prenez pas quelques heures de repos avant le jour ?

MAXIMILIEN.

Bah ! le repos et moi, nous ne nous connaissons plus, mon pauvre Kœnigsmark.

KŒNIGSMARK.

Le fait est que vous ne dormez guère !... boire, manger, dormir, voilà trois choses qui vous sont également inconnue... Il faut que l'amour vous ait porté une rude atteinte... Mais, pardon ! je réveille un souvenir peut-être importun et je deviendrais indiscret en forçant votre confidence.

MAXIMILIEN.

Indiscret, dites-vous ? non, Kœnigsmark !... mon cœur a besoin de s'épancher, au contraire, et voilà trop longtemps que je garde pour moi mon inquiétude et mon chagrin. Excusez-moi si ma confidence n'a pas tout d'abord été vers vous !... Je ne vous connaissais pas comme je vous connais aujourd'hui... Je ne savais pas tout ce que votre cœur renferme de dévoûment et de loyauté... A présent que j'ai pu vous apprécier, Kœnigsmark, cette première froideur de nos relations doit disparaître et je vais vous parler en ami.

KŒNIGSMARK.

Il est heureux pour moi que cette première froideur ne vous ait pas empêché de me sauver si bravement la vie.

MAXIMILIEN, souriant.

On peut sauver la vie des gens, sans être tenu pour cela de leur raconter la sienne.

KŒNIGSMARK.

Croyez-vous ?

MAXIMILIEN.

En tout cas cette réserve n'est plus de saison. Et d'abord, apprends que Mansfeld n'est pas mon nom.

KŒNIGSMARK.

Bah !... Et comment donc te nommes-tu, cher ami ?

MAXIMILIEN.

Ce que je dis là n'est que pour toi au moins... Je suis le prince Maximilien, frère du duc de Brunswick.

KŒNIGSMARK.

Ah ! diable ! voilà notre intimité bien malade.

MAXIMILIEN.

Pourquoi donc ?

KŒNIGSMARK.

Les princes, si braves gens qu'ils soient, sont toujours princes, monseigneur, et l'intimité ne s'établit pas de bas en haut ; le dévoûment, à la bonne heure, et je suis tout dévoué à Votre Altesse.

MAXIMILIEN.

Altesse tant que tu voudras, mais avant tout ton ami. (Il lui tend la main que Kœnigsmark serre dans la sienne.) Je n'oublierai pas, Kœnigsmark, que nous avons partagé la même tente, les mêmes périls et le même morceau de pain.

KŒNIGSMARK.

Comme il vous plaira, monseigneur ; et maintenant, parlez ! je vous écoute comme un confident de tragédie.

MAXIMILIEN.

Connais-tu la cour du duc de Brunswick ?

KŒNIGSMARK.

Non, monseigneur.

MAXIMILIEN.

Figure-toi un étrange assemblage d'alchimistes, de chiens, de faucons, de joueurs, de buveurs, de danseurs et de femmes galantes... Ce milieu n'était pas fait pour me plaire.

KŒNIGSMARK.

Vous êtes difficile.

Digitized by Google

MAXIMILIEN.

Et quel attrait pouvaient avoir ces misérables plaisirs d'une petite cour inoccupée et turbulente, pour un cœur de vingt ans épris de gloire et d'amour?... Non, Kœnigsmark! Je trouvais que la vie pouvait être mieux employée qu'à passer en revue quelques douzaines de trabans, à chercher la pierre philosophale, à courre le cerf, à faire répéter des opéras, et à danser dans des ballets sous les traits d'Apollon, au milieu des neuf Muses vêtues comme les trois Grâces.

KŒNIGSMARK.

Eh! mais! on ne fait pas autre chose à la cour du grand roi!

MAXIMILIEN.

Cela est bon pour les Français, dont la galanterie a depuis longtemps efféminé les mœurs; mais cela est du fruit nouveau pour nous autres Allemands, qui n'avons pas encore dépouillé la vieille rudesse germanique; et sous cette enveloppe élégante se cache un reste de barbarie qui risque à tout moment de faire dégénérer la pastorale en quelque sanglante tragédie.

KŒNIGSMARK.

Diable!...

MAXIMILIEN.

Crois-tu, par exemple, que la maîtresse de mon frère soit une Montespan ou une Maintenon? Elle en a l'esprit de ruse et d'intrigue, d'accord; mais avec une violence de passions qui la ferait plutôt ressembler à une Lucrèce Borgia.

KŒNIGSMARK.

Oh! oh! quelle est cette belle personne? Vous me donnez envie de la connaître.

MAXIMILIEN.

Grand bien te fasse!... c'est une demoiselle de Meisenberg, assez mal accommodée de la fortune, et devenue la femme de M. Platen, ancien précepteur de mon frère.

KŒNIGSMARK.

Ah!... pauvre monsieur Platen!...

MAXIMILIEN.

Je te le donne pour un parfait coquin... C'est à cet honnête ménage que j'ai dû céder la place, sous peine d'être égorgé un beau matin, entre deux portes, par les trabans de mon gracieux frère.

KŒNIGSMARK.

Diantre!

MAXIMILIEN.

Mon crime était de ceux qu'une femme ne pardonne pas. J'avais osé m'égayer avec quelques amis des œillades passionnées que la tendre Platen m'avait lancées en pure perte !

KŒNIGSMARK.

Comment, à vous aussi ?... vous ne lui aviez pas laissé votre manteau au moins ?

MAXIMILIEN.

Non ; mais, renouvelant cette vieille histoire, elle fut assez habile pour faire servir mes épigrammes au triomphe de sa propre vertu ; mon frère, nature violente et à demi sauvage dominée par une passion aveugle, attribua mes impertinences au dépit d'un amour rebuté, et, comme l'homme au manteau, j'aurais payé mon audace de ma liberté, sinon de ma vie, si je n'avais pris le parti de fuir et de me cacher.

KŒNIGSMARK.

Voilà une maîtresse femme !... Eh bien ! ce n'est pas elle que vous regrettez, sans doute ; mais, j'ose le parier, quelque adorable créature ?... un ange, n'est-ce pas ?

MAXIMILIEN.

Oui, Kœnigsmark, un ange ; la princesse Sophie, ma cousine, fille du duc de Zelle ; âme charmante, je te jure, sous des traits charmants... Dès l'enfance nous nous étions promis d'être l'un à l'autre ; forcé de fuir, j'ai à peine eu le temps de lui faire mes adieux et d'échanger mon anneau contre le sien... Tiens ! Kœnigsmark, le voilà cet anneau, seul témoin de nos fiançailles, gage d'un amour éternel.

KŒNIGSMARK.

Oui !... — J'en ai sept, moi qui vous parle.

MAXIMILIEN.

Les tiens ne sont pas d'or pur, Kœnigsmark.

KŒNIGSMARK.

C'est possible ! mais encore faut-il, pour épouser votre cousine, que vous soyez rentré en grâce ; quel est votre espoir ?

MAXIMILIEN.

Le duc de Zelle m'a promis son appui.

KŒNIGSMARK.

Qu'il se hâte donc ! car un roi de France qui s'y connaissait a dit :

Souvent femme varie !
Bien fol est qui s'y fie !

C'est un roi qui parle, excusez-le d'être impertinent.

MAXIMILIEN.

Tu ne crois donc pas à la vertu des femmes ?

KŒNIGSMARK.

Tout juste comme je crois au diable.

MAXIMILIEN.

Et tu ne crois pas au diable?

KŒNIGSMARK.

Tout juste comme je crois à la vertu des femmes.

MAXIMILIEN.

Eh bien ! je te demande grâce pour ma cousine.

KŒNIGSMARK.

A la bonne heure! il n'y a que la foi qui sauve!

MAXIMILIEN, s'étendant sur un lit de camp.

Tu as trop vécu, Kœnigsmark.

KŒNIGSMARK.

Et vous pas assez, monseigneur... Quoi qu'il en soit, comptez sur mon silence et sur mon dévoûment.

MAXIMILIEN, lui serrant la main.

Merci.

KŒNIGSMARK.

Bonsoir, monseigneur !

MAXIMILIEN.

Bonsoir, Kœnigsmark ! (Il s'endort.)

KŒNIGSMARK, s'asseyant et se versant à boire.

Brave cœur!... ah ! la jeunesse!... adorable naïveté ! sublime confiance! (Il se retourne vers Maximilien.) Le voilà qui s'endort, avec son anneau au doigt, en chantant des cantiques à la fidélité de sa maîtresse ! Ah ! moi aussi, j'ai aimé ! moi aussi, j'ai chanté des cantiques !... Et je ne chante plus que des chansons. (Chantant à demi-voix.)

Si quelquefois,
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour ;
Mais quand un cœur est enivré d'amour...
Souvent c'est pour toute la vie!

(Il boit.)

Ce n'est pas vrai ; mais c'est la chanson qui le dit. (Se levant et regardant Maximilien.) Il parait que sa confidence lui a fait retrouver le sommeil ; je ne l'avais jamais vu si bien dormir...Tâchons d'en faire autant ! (Il s'étend sur une fourrure.)

Je gage que je vais rêver de madame Platen !... tudieu !... quelle femme !... (Fredonnant.)

Mais quand un cœur est enivré d'amour...

(S'endormant.)

Oui, oui... c'est pour toute la vie...

Bonsoir !...

BUSCHE, dans la coulisse.

Je vous en supplie, mes bons messieurs, ne me faites pas de mal.

UNE VOIX, dans la coulisse.

Allons, marche, coquin !

KŒNIGSMARK, se relevant.

Qu'est-ce que cela ? (Busche, conduit par un sergent et deux soldats, paraît à l'entrée de la tente.)

SCÈNE III

LES MÊMES, BUSCHE, UN SERGENT, DEUX SOLDATS.

LE SERGENT.

Tu t'expliqueras devant le capitaine.

KŒNIGSMARK.

Chut !... ne réveillez pas M. de Mansfeld. Qu'y a-t-il donc ? quel est cet homme ?

LE SERGENT.

Selon toute apparence, un espion, capitaine ; on l'a arrêté rôdant à quelque distance de nos lignes.

BUSCHE.

Ne le croyez pas ! pour Dieu ! monsieur le capitaine ! ne le croyez pas.

KŒNIGSMARK.

Qui donc es-tu ? et que viens-tu faire ici ?

BUSCHE.

Je suis un honnête colporteur, monsieur le capitaine, un honnête marchand de bijoux, de chapelets et d'images dont je venais faire parmi vous un honnête commerce.

LE SERGENT.

Pourquoi donc venais-tu du camp des Turcs.

BUSCHE.

Je m'étais égaré, mon bon monsieur, égaré et pas autre chose ! Comment pouvais-je venir du camp des Turcs, n'y étant pas allé. D'ailleurs je ne sais point le turc.

KŒNIGSMARK.

L'avez-vous fouillé ?

LE SERGENT.

Pas encore.

KŒNIGSMARK.

Voyez s'il n'a pas quelque lettre ?

BUSCHE, pendant qu'on le fouille.

Ah ! seigneur Dieu ! me prendre pour un espion ! moi, Rasimus ! Ludwig Rasimus !

KŒNIGSMARK.

Tu te nommes ?

BUSCHE.

Rasimus.

KŒNIGSMARK.

Joli nom !... (Aux soldats.) Eh bien ?

LE SERGENT.

Rien, capitaine.

KŒNIGSMARK.

Bah ! dans le doute.

BUSCHE.

Abstiens-toi !...

KŒNIGSMARK.

Comme tu dis ! je m'abstiendrai de ne pas te faire pendre.

BUSCHE, tombant à genoux.

Ah !...

MAXIMILIEN, se soulevant à demi.

Quel est ce pauvre diable ?

KŒNIGSMARK.

Avez-vous vu dans son sac ?

LE SERGENT.

Non, capitaine. (Busche, toujours à genoux, se débarrasse vivement de son sac et le donne aux soldats.)

KŒNIGSMARK, s'asseyant

Peut-on faire tant de façons pour être pendu ?... (Aux soldats.) Voyons ! (Le sergent vide le sac par terre. Il en tombe un rouleau d'images et quelques brimborions, t ls que boîtes, colliers, etc.)

BUSCHE.

Est-ce là le bagage d'un espion ?...

MAXIMILIEN, à part.

Il me semble connaître cette voix.

KŒNIGSMARK.

Qu'est-ce cela ?

BUSCHE.

Un miroir magique.

KŒNIGSMARK.

Ah ! ah ! tu te mêles donc aussi d'être sorcier... des colliers, des boîtes à pommades, des verroteries !... Tout cela n'est pas dangereux. . Et ceci? (Il prend le rouleau de gravures.)

BUSCHE.

Des images, monsieur le capitaine !...

KŒNIGSMARK, déroulant les gravures.

Et de fort belles images, ma foi !... Histoire véridique et lamentable du Juif errant... Combat de monseigneur saint Michel avec le diable... Oh ! oh ! voici qui est plus moderne... Relation exacte du mariage et des noces de très-haut, très-noble et très-puissant seigneur le duc Georges de Brunswick... avec très-haute, très-noble et très-puissante princesse... Sophie-Dorothée. (En prononçant ce dernier mot il se lève stupéfait.)

MAXIMILIEN, s'élançant de son lit.

Que dis-tu ?

KŒNIGSMARK, aux soldats.

Sortez !... (Les soldats sortent. Busche, toujours à genoux, regarde avec étonnement Maximilien.)

SCÈNE IV

KŒNIGSMARK, MAXIMILIEN, BUSCHE.

MAXIMILIEN, il prend la gravure et la regarde.

Avec très-haute, très-noble et très-puissante princesse Sophie-Dorothée. (Il tombe accablé sur un banc.)

KŒNIGSMARK, à part.

Croyez donc à la fidélité des cousines !

BUSCHE, se relevant.

Mais... je ne me trompe pas... c'est le prince Maximilien !...

MAXIMILIEN.

Tu me connais ?

BUSCHE.

Si je vous connais !... (Saisissant la main de Maximilien et tombant à genoux devant lui.) Mon enfant! mon cher élève !

MAXIMILIEN.

Comment ?... tu es donc ?...

BUSCHE.

Eh ! oui ! Busche !... votre ancien précepteur, Busche !... Ma perruque me change-t-elle au point que vous ne reconnaissiez pas votre fidèle Nicklausse Busche. (Il ôte sa perruque.)

MAXIMILIEN.

Ah ! mon pauvre ami !

KŒNISGMARK, à part.

Encore un joli nom, Busche !

BUSCHE.

Hélas ! vous le voyez ! en fuite comme vous ; victime, comme vous, de ma pétulance et de mon étourderie !

KŒNIGSMARK, à part.

On est jeune !...

BUSCHE, remettant sa perruque.

Réduit à cacher sous le nom et la perruque de Rasimus, les chagrins et les tribulations de Nicklausse Busche.

MAXIMILIEN.

Ainsi c'est bien vrai, ce que je viens de lire ?... Sophie est mariée à Georges ?

BUSCHE, se relevant.

Hélas ! oui, monseigneur, depuis plus de six mois !

MAXIMILIEN, se levant.

Infamie !

KŒNIGSMARK.

Allons ! mon prince, du courage ! Soyez homme, que diable !

MAXIMILIEN.

Mais comment ce mariage a-t-il pu se conclure ?... dis-moi... raconte-moi... Non ! c'est impossible ! (Il déchire la gravure et en jette les morceaux.)

BUSCHE.

La princesse a été demandée en mariage par le duc, votre frère, peu de temps après votre départ. Les droits éventuels du duc de Zelle à la couronne d'Angleterre ont été sans doute les causes...

MAXIMILIEN.

Tu as raison ! l'ambition de mon frère ne pouvait laisser échapper une si belle proie. Mais que Sophie ait pu consentir à cet odieux mariage, ah ! c'est à douter de tout ! (Il tombe sur un banc, la tête entre ses mains.)

BUSCHE.

Eh! monseigneur, comment résister aux obsessions dont elle a été l'objet?... A quelles infamies n'aura-t-on pas eu recours pour obtenir son consentement? Rien n'a transpiré des sourdes intrigues qui ont précédé le mariage, mais M. Platen, mon très-honoré frère, en était l'âme, c'est tout vous dire!

KOENIGSMARK

Ah! vous êtes le frère de...

BUSCHE.

Hélas! oui, monsieur, son frère et son beau-frère.

KOENIGSMARK.

Comment cela?

BUSCHE.

Tel que vous me voyez, j'ai commis l'irréparable folie d'épouser la sœur de madame Platen.

KOENIGSMARK.

Bah!

BUSCHE.

Que voulez-vous? On a beau être alchimiste et grammairien, on n'en est pas moins homme. Son regard m'avait fasciné! par malheur, je m'aperçus bientôt qu'il en fascinait d'autres!

KOENIGSMARK.

Aïe!

BUSCHE.

Une pastorale où madame Busche, en hamadryade, joua, chanta, dansa et se développa sous tous les aspects, fournit à ma jalousie l'occasion d'éclater!

KOENIGSMARK.

Vous êtes jaloux?

BUSCHE.

Comme un tigre! Je m'oubliai, je m'emportai, je fis devant toute la cour un épouvantable scandale... Déjà suspect pour la tendre affection que je portais au prince Maximilien, il n'en fallait pas plus pour me jeter dans quelque prison d'État, et madame Busche n'était pas femme à laisser échapper une si belle occasion de se débarrasser de moi!... Je compris la situation en un clin d'œil, monsieur, et, avant que la cour fût revenue de sa stupeur, j'étais déjà loin, tournant le dos à Hanovre et à ma femme.

KOENIGSMARK.

Vous êtes prudent!

Digitized by Google

BUSCHE.

Comme un lièvre!... Et voilà pourquoi, monsieur, je cours les grands chemins, ma balle de colporteur sur le dos, au risque parfois de coucher à la belle étoile, et, ce qui est plus grave, d'être pendu.

KŒNIGSMARK.

Il est certain, mon cher monsieur Busche, que c'est assez d'être... (Coups de feu, cris au dehors.)

BUSCHE, faisant un bond.

Aïe!...

KŒNIGSMARK.

Quel est ce bruit?

CORBACH, paraissant au fond du théâtre.

L'ennemi, Kœnigsmark! à cheval! à cheval! (Il disparaît.)

KŒNIGSMARK.

Une surprise! diable!

MAXIMILIEN, se levant.

Un mot!... voici l'anneau de la princesse! tu le lui reporteras quand je ne serai plus, et tu lui diras que je suis mort en pensant à elle! (Il lui donne la bague.)

KŒNIGSMARK.

Vous voulez mourir?...

MAXIMILIEN.

Oui.

BUSCHE.

Ah! mon Dieu!

MAXIMILIEN.

Tu me promets de faire ce que je te dis?

KŒNIGSMARK.

Je vous le promets; mais vous êtes un fou!

BUSCHE.

Mourir!... à votre âge!

MAXIMILIEN.

J'ai trop vécu, mon pauvre ami, puisque j'ai vu le parjure de celle en qui je croyais comme en Dieu!... embrasse-moi!

BUSCHE, embrassant Maximilien.

Ah! vous voulez mourir!... je ne vous aurai retrouvé que pour vous perdre!... et c'est moi!... Eh bien! je mourrai avec vous!

MAXIMILIEN.

A cheval! Kœnigsmark.

KŒNIGSMARK.

A cheval!... (Kœnigsmark et Maximilien sortent.)

BUSCHE.

A cheval!... (S'arrêtant.) Un instant!... d'abord je n'ai pas de cheval! .. et puis ma femme rirait trop si elle me savait tué par les Turcs! Non! non! je ne lui donnerai pas ce plaisir-là! (Pleurant.) Mon pauvre Maximilien! mon cher enfant! Ah! les Turcs! les femmes! que le diable soit des femmes et des Turcs! (Il se cache sous la table; au dehors les hurras se mêlent au bruit de la fusillade; la toile tombe.)

Digitized by Google

ACTE PREMIER

Une salle splendidement éclairée pour un bal, dans le palais de Hanovre. Au fond une galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

SCHWARTZ, PLATEN, MASQUES et DOMINOS.

(Au lever du rideau les masques vont et viennent. On entend une musique de danse dans la coulisse ; Schwartz rencontre Platen.)

SCHWARTZ.

Eh ! bonjour, monsieur Platen !

PLATEN, saluant.

Monsieur le baron !...

SCHWARTZ.

Quelle fête, monsieur Platen !... quelle profusion de lumières, de diamants et de jolies femmes !... Savez-vous que cela rappelle les magnificences de l'électeur de Saxe, quand il reçut la fiancée de son fils à Pirna !... et à Muhlberg, monsieur Platen !... Ah ! ah ! c'est à Muhlberg qu'il fallait être ! figurez-vous un dîner où l'on comptait pour convives quarante-sept rois et princes, et qui ne dura pas moins de trente jours !... franchement, croyez-vous qu'on fasse mieux à la cour de Louis XIV ?

PLATEN.

Je ne le crois pas !

SCHWARTZ.

Je vous avoue que pour moi je suis ébloui, transporté ! — La jeune princesse doit être bien heureuse de voir fêter avec cet éclat l'anniversaire de son mariage.

PLATEN.

Oh ! sans doute ! bien heureuse !...

SCHWARTZ.

Et votre charmante belle-sœur, monsieur Platen ? je ne l'ai pas encore aperçue...

PLATEN.

Ah! ah! madame Busche vous tient toujours au cœur, à ce que je vois?

SCHWARTZ.

Au point d'en perdre l'appétit, monsieur Platen!

PLATEN.

Oh!...

SCHWARTZ.

Non! vrai!...

PLATEN.

Je l'ai laissée dans le salon de Flore avec madame Platen!

SCHWARTZ.

Deux perles dans un écrin!

PLATEN, s'inclinant.

Trop bon!...

SCHWARTZ.

N'est-ce pas la ritournelle d'une sarabande qu'on nous joue là?

PLATEN.

Je ne sais.

SCHWARTZ.

Vous ne dansez pas?...

PLATEN.

Non!

SCHAWARTZ.

C'est juste!... un surintendant de la police!... quoique au fond la danse et la police ne soient pas incompatibles!... mais... vous êtes l'homme du devoir, vous!... tandis que nous nous livrons au plaisir, vous veillez pour nous!... Croyez, mon cher monsieur Platen, que je suis et veux toujours être de vos meilleurs amis!

PLATEN, saluant.

Monsieur le baron!... (Ils s'éloignent en causant et disparaissent au milieu des masques)

SCÈNE II

KOENIGSMARK, BUSCHE, en dominos et masqués; les masques continuent à se promener, dans la galerie du fond.

KOENISGMARK.

Je vous en prie, Rasimus, ne me marchez pas ainsi sur

les talons!... votre masque vous met à l'abri de tout danger, que diable! et vous n'auriez pas de masque que votre barbe et votre perruque vous déguiseraient encore assez!

BUSCHE.

Ah! c'est que la vue de ce palais me rappelle des souvenirs...

KŒNIGSMARK, ôtant son masque.

Ce fameux esclandre, n'est-ce pas?

BUSCHE.

Chut!...

KŒNIGSMARK.

Eh! morbleu! personne ne nous écoute!

BUSCHE.

Que voulez-vous? c'est plus fort que moi!

KŒNIGSMARK.

Pourquoi m'accompagner alors?

BUSCHE.

Ah! voilà!... le premier mouvement!... un désir insensé de voir un peu ce que fait madame... ma femme enfin!... Et puis, la réflexion arrive, le courage fléchit... et...

KŒNIGSMARK.

Le lièvre reprend le dessus!... comme à la bataille de Zenta, que vous avez si glorieusement remportée sur les Turcs!

BUSCHE.

A chacun son emploi, M. de Kœnigsmark... faites-moi discuter une question de grammaire avec un Turc, vous verrez si j'ai peur.

KŒNIGSMARK.

A la bonne heure! — mais nous ne sommes pas ici pour parler des Turcs. — Voyez-vous la duchesse?

BUSCHE.

Vous voulez lui parler au milieu de cette fête?

KŒNIGSMARK.

N'est-ce pas le plus sûr moyen de lui parler en secret?... mon message est délicat en diable, et je ne suis pas fâché que mes paroles se perdent dans le bruit des violons!... Pauvre Maximilien, voilà donc le prix de ton amour! c'est au bruit joyeux d'un bal que ton anneau lui devait être rendu!... c'était bien la peine de te faire tuer!...

BUSCHE.

Par les Turcs!...

KŒNIGSMARK.

Cela, Rasimus, c'est une prévention... Il est fort indifférent, je vous assure, d'être tué par les Turcs ou par n'importe qui.

BUSCHE.

Ah!... la voilà!...

KŒNIGSMARK.

Qui?... la duchesse?

BUSCHE.

Mais non!... ma femme!... (Catherine paraît dans le fond au bras de Schwartz.)

KŒNIGSMARK, remettant son masque.

Tiens! tiens!... je ne suis pas fâché de connaître!... (Il regarde Catherine et se retourne vers Busche.) Eh! mon compliment, Rasimus!

BUSCHE.

Il n'y a pas de quoi!

SCÈNE III

LES MÊMES, SCHWARTZ, CATHERINE.

CATHERINE.

Ah! l'on respire ici!... la chaleur est étouffante dans cette galerie..

SCHWARTZ.

Étouffante!

CATHERINE.

Savez-vous que vous dansez à ravir, baron!

SCHWARTZ.

Oh!. . je danse... légèrement!

CATHERINE.

Avez-vous remarqué la pâleur de la duchesse?

SCHWARTZ.

Comment l'aurais-je fait?... je n'ai regardé que vous!

CATHERINE.

Flatteur!

SCHWARTZ.

Non! oh! non! (Il lui baise la main. Busche respire bruyamment.)

KŒNIGSMARK, bas à Busche.

Quel est ce monsieur?

BUSCHE, bas.

Le baron Schwartz, conseiller aulique!

CATHERINE.

C'est l'éclat des lumières et le bruit des violons qui vous grisent!

SCHWARTZ.

Ah! si quelque chose m'enivre, ce n'est pas cela!

CATHERINE.

Et quoi donc?

SCHWARTZ.

L'éclat de vos yeux, le son de votre voix!

CATHERINE.

Voulez-vous vous taire!...

SCHWARTZ.

Hélas! plût au ciel qu'un odieux mariage ne vous eût pas liée pour jamais...

CATHERINE.

Ah! baron! je vous en prie, ne me parlez pas de cela...

SCHWARTZ.

Oui, il y a des souvenirs...

CATHERINE.

Cruels, je vous jure!...

SCHWARTZ, serrant la main de Catherine.

Pauvre amie!... (Busche respire de nouveau bruyamment.)

KŒNIGSMARK, bas.

Tenez-vous donc, Rasimus; c'est intéressant!

SCHWARTZ.

Sait-on ce qu'il est devenu?

CATHERINE.

Non!... sous son air de bonhomie, baron, il ne faut pas se dissimuler qu'il était malin comme un singe.

SCHWARTZ.

Et brutal!...

CATHERINE.

Comme un sanglier!

KŒNIGSMARK, à Busche qui fait un mouvement.

Chut!...

CATHERINE.

Oser, comme il l'a fait, offenser Son Altesse!

SCHWARTZ.

Ah! ce n'est pas là son plus grand crime à mes yeux!

CATHERINE.

Et quel est-il donc?

SCHWARTZ.

C'est d'avoir été votre mari!...

CATHERINE, souriant.

Vraiment?...

SCHWARTZ.

Je vous jure que si cela eût continué deux mois de plus, je lui aurais passé mon épée au travers du corps!

CATHERINE, tendant la main au baron.

Eh bien! baron! de tous vos compliments voilà celui qui m'est le plus agréable...

BUSCHE, à part.

Merci!... (Kœnigsmark le pousse pour le faire taire.)

SCHWARTZ.

Quand je pense que j'aurais pu aspirer à cette main charmante!...

CATHERINE, s'éloignant au bras de Schwartz.

Ah!... malheureusement ce n'est qu'un rêve...

SCHWARTZ.

Qui sait?... Il n'est pas immortel ce Busche!

CATHERINE.

Ce n'est pas vous qui auriez passé la vie à vous bourrer la tête d'alchimie, de grammaire et de médecine!...

SCHWARTZ.

Ah! Dieu!...

CATHERINE.

Et il dansait!...

SCHWARTZ, riant.

Comme un ours!... (Ils disparaissent.)

SCÈNE IV

KOENIGSMARK, BUSCHE.

(Ils ôtent leurs masques et se regardent un moment en silence.)

KOENIGSMARK.

Diable!... il paraît que vous ne dansez pas bien, Busche!

BUSCHE.

Au nom du ciel, monsieur, pas ce nom-là!...

KŒNIGSMARK.

Soit! Rasimus!... Savez-vous qu'elle est charmante votre femme!

BUSCHE.

Oui, oui! raillez!... je voudrais bien vous voir à ma place!

KŒNIGSMARK.

Pas moi!... Il est vrai qu'à votre place j'aurais peut-être trouvé mieux à faire que de me bourrer la tête de grammaire... ou de médecine.

BUSCHE.

Mais, monsieur, il y a pourtant des moments...

KŒNIGSMARK.

Sans doute! sans doute!... Ah çà! vous êtes donc aussi médecin!

BUSCHE, tournant la tête.

Oh! .. j'ai lu Hippocrate... voilà tout.

KŒNIGSMARK.

Que regardez-vous?...

BUSCHE, saisissant le bras de Kœnigsmark.

Vous me le demandez!... ma femme, monsieur de Kœnigsmark!... ma femme que je hais, et dont je suis jaloux!... oui, jaloux!... qu'importe mon âge?... je l'ai aimée!... et cet amour-là, voyez-vous, c'est le plus violent, le plus cruel de tous les poisons! (Platen entre en scène et entend le dernier mot de Busche.)

KŒNIGSMARK, apercevant Platen et saisissant le bras de Busche.

Silence!...

SCÈNE V

LES MÊMES, PLATEN.

PLATEN, à part.

Qui parle de poison?

BUSCHE, à demi-voix.

Mon frère!...

KŒNIGSMARK, bas à Busche.

Qui?... Platen?... ne vous masquez donc pas! ce serait tout justement le moyen de vous trahir!

BUSCHE, à part.

Je suis sur des charbons ardents!

PLATEN, s'avançant au-devant de Kœnigsmark.

Monsieur !...

KOENIGSMARK, s'inclinant.

Monsieur !...

PLATEN.

Excusez-moi, monsieur ; mais je n'ai pas l'honneur... de me remettre votre visage.

KOENIGSMARK.

Cela tient sans doute à ce que vous ne l'avez jamais vu.

PLATEN.

Ah !... monsieur est étranger ?...

KOENIGSMARK.

Et vous ?

PLATEN.

Moi !... je suis M. Platen, surintendant de la police.

KOENIGSMARK.

Oh ! voilà qui est bien différent, monsieur ! que ne le disiez-vous tout de suite ?. . Je suis le comte de Kœnigsmark, gentilhomme suédois !...

PLATEN, saluant.

Monsieur !

KOENIGSMARK.

Monsieur !... (Il fait mine de s'éloigner avec Busche.)

PLATEN, le retenant.

Pardon !... je serais désolé d'être indiscret ; mais... (Montrant Busche.) Monsieur est un de vos compatriotes, sans doute ?

KOENIGSMARK.

Lui ?... oh ! vous le connaissez...

BUSCHE, à part.

Hein ?...

PLATEN.

Je le connais ?

KOENIGSMARK.

De réputation, au moins... Rasimus... Ludwig Rasimus.

PLATEN.

Rasimus ?

KOENIGSMARK.

Eh ! oui ; ce fameux médecin qui a étonné la moitié de l'Europe de ses cures merveilleuses... Comment, vous ne connaissez pas Rasimus ?

PLATEN.

J'avoue...

KŒNIGSMARK.

Je vous le donne pour un des plus grands médecins de l'Allemagne ..

BUSCHE, à part.

Pourquoi médecin?

KŒNIGSMARK.

Mais approchez donc, Rasimus! M. Platen brûle d'envie de faire votre connaissance.

BUSCHE, s'inclinant.

Monsieur!...

PLATEN.

Monsieur!... je ne m'étonne plus maintenant de ce mot de poison qui avait d'abord frappé mon oreille...

KŒNIGSMARK.

En effet!... il s'est beaucoup occupé de poisons! oh! mais, beaucoup!

PLATEN.

Pourquoi plus spécialement de poisons ?...

KŒNIGSMARK.

Mon Dieu!... vous savez!... le désir d'être utile à ses semblables!... pour combattre efficacement le poison il faut nécessairement...

PLATEN.

C'est juste!...

KŒNIGSMARK.

Mais tenez!... il ne tient pas en place... excusez-le, monsieur Platen!... mon ami, tout savant qu'il est, adore la danse...

BUSCHE, à part.

La danse!...

KŒNIGSMARK.

M. Platen ne vous retient pas, mon cher Rasimus!... allez!... allez danser!

BUSCHE, à part.

Ah!... très-bien!... (Haut.) Du moment...

PLATEN, saluant.

Monsieur!... (Busche remet son masque et s'éloigne.)

SCÈNE VI

KŒNIGSMARK, PLATEN.

PLATEN, regardant s'éloigner Busche, à part.

Singulière tête!... (Haut.) Et monsieur le comte vient sans doute à la cour du duc de Brunswick...

KŒNIGSMARK.

Pour la visiter, oui, monsieur...

PLATEN.

J'ose dire que c'est une des cours les plus polies et les plus élégantes de l'Allemagne. On se fait gloire d'y accueillir les savants et les gens d'épée... car je ne me trompe pas, sans doute, en supposant que vous suivez la noble carrière des armes?

KŒNIGSMARK.

Et sur quoi jugez-vous cela, monsieur Platen?

PLATEN.

Sur votre physionomie!...

KŒNIGSMARK.

C'est vrai!... chaque physionomie trahit son homme!... telle annonce un homme d'honneur, telle autre un abominable coquin.

PLATEN.

Plaît-il?

KŒNIGSMARK.

Rasimus, par exemple!...

PLATEN.

C'est un coquin?

KŒNIGSMARK.

Non!... Mais comme on voit bien tout de suite que cette tête-là ne peut appartenir qu'à un médecin!

PLATEN.

Vous trouvez?

KŒNIGSMARK.

Ah! c'est que vous ne l'avez pas vu comme moi... dans le feu de l'expérience! (A part.) Tiens! une idée!... Si je faisais tuer Busche par Rasimus! cela lui éviterait bien des transes!

PLATEN.

Vous l'avez vu expérimenter ses poisons?

KOENIGSMARK.

Justement!... C'était à l'armée du prince Eugène, sur un pauvre diable condamné, pour espionnage, à être passé par les armes, et à qui l'on avait offert cette chance de salut. Rasimus vous l'empoisonna et vous le désempoisonna trois fois avec une verve!... malheureusement il eut une distraction à la troisième expérience, et l'homme y resta.

PLATEN, riant.

Diantre! je le crois bien!

KOENIGSMARK.

Au fait! le nom de ce malheureux ne vous est peut-être pas inconnu, car on disait qu'il venait de Hanovre... C'était, je crois, un certain... Busche.

PLATEN.

Busche!...

KOENIGSMARK.

Oui; Nicklausse Busche! c'est bien cela!

PLATEN.

Et il est mort?

KOENIGSMARK.

Complétement.

PLATEN.

Ah! monsieur! c'était en effet un grand coupable!... un homme prédestiné à la potence!

KOENIGSMARK.

Eh bien! il a fini par le poison!

PLATEN, se frottant les mains.

Ce pauvre Busche!

KOENIGSMARK, à part.

Touchante fraternité!

PLATEN.

Voilà une nouvelle qui va... (On entend de vagues rumeurs dans les salles voisines.) Quel est ce bruit?

SCÈNE VII

KOENIGSMARK, PLATEN, SCHWARTZ.

(Le fond de la scène est envahi peu à peu par des masques qui causent avec animation.)

SCHWARTZ, entrant rapidement.

Ah!... monsieur Platen!...

PLATEN

Qu'y a-t-il?

SCHWARTZ.

Ah!...

PLATEN.

Mais quoi donc?...

SCHWARTZ.

Si vous saviez!...

PLATEN.

Eh bien?

SCHWARTZ.

J'en suis suffoqué.

PLATEN.

De quoi?

SCHWARTZ.

De ce scandale, monsieur Platen! de cet effroyable scandale!

PLATEN, impatienté.

Ah! si vous ne voulez parler que par énigmes!...

SCHWARTZ.

Sachez donc que madame la duchesse... avait pris la main du prince de Kniphausen pour danser le menuet... Tout à coup, elle aperçoit en face d'elle madame Platen, conduite par monsieur le duc!... alors, il m'est cruel de vous le dire (Indiquant le premier pas du menuet.), et dans le moment même où le premier coup d'archet se faisait entendre, voilà madame la duchesse qui quitte son danseur et retourne à sa place...

PLATEN.

Ah!...

SCHWARTZ.

Je vous laisse à juger la stupeur de toute la cour!... le prince de Kniphausen était pétrifié.

PLATEN.

Et... ma femme!

SCHWARTZ.

Oh!... souriante!... Quant à monsieur le duc, il s'est dirigé vers madame la duchesse, et... mais le voici!...

KOENIGSMARK, à part.

Diantre!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GEORGES, SOPHIE, ÉLISABETH, MADEMOISELLE DE KNESEBECK, CATHERINE, BUSCHE, LA COUR.

GEORGES, suivant Sophie et lui parlant à demi-voix.

Décidément... vous souffrez, madame!

SOPHIE, de même.

Non, monsieur le duc, je vous suis obligée...

GEORGES.

Je dois croire pourtant...

SOPHIE.

Monsieur, je ne vous adresse qu'une prière, c'est de me permettre la solitude.

GEORGES.

Pardonnez-moi, madame, mais quand, en présence de toute la cour, je vous vois, sans motif...

SOPHIE.

Sans motif!...

GEORGES.

En avez-vous un?... Ah! je devine! Le rang de madame Platen est sans doute ce qui vous a déterminée à ne pas danser avec elle! Je ne vous savais pas si scrupuleuse sur l'étiquette!... mais je ne vous en remercie pas moins, madame!... vous me donnez l'occasion de réparer un oubli qui eût fini par ressembler à de l'ingratitude... (Haut à Platen.) Monsieur Platen, il y a longtemps que je devais une récompense à vos bons et loyaux services! je vous donne, à vous et à votre descendance, le titre de comte.

PLATEN, s'inclinant.

Monseigneur!...

SOPHIE, bas.

Oh!...

KOENIGSMARK, bas à Busche.

Voilà un titre bien gagné!

GEORGES, à Élisabeth.

Vous êtes comtesse, madame!... Remerciez madame la duchesse! c'est à elle que vous en êtes redevable!...

SOPHIE, à part.

Oh! lâcheté!... (Bas à mademoiselle de Knesebeck.) Un verre

d'eau, Charlotte, j'étouffe!... (Mademoiselle de Knesebeck transmet l'ordre à un page.)

ÉLISABETH, s'approchant de Sophie.

Votre Altesse me permet-elle de lui baiser la main ?

SOPHIE.

Madame!...

GEORGES, bas à Sophie.

Je le veux!...

SOPHIE, à part.

Et c'est moi que l'on fête!... (Sophie, tremblante de rage, tend la main à Élisabeth qui l'effleure de ses lèvres ; Mademoiselle de Knesebeck se rapproche de Sophie et lui montre le page qui lui apporte un verre d'eau sur un plateau d'argent.)

ÉLISABETH.

Me permettez-vous, madame!... (Elle prend le plateau des mains du page et le présente à Sophie.)

SOPHIE, à part.

Ah!... c'est le comble de l'audace! (Elle étend la main vers le verre d'eau, et, après un moment d'arrêt, y plonge et s'y lave le bout des doigts.) Je vous remercie!... (Mouvement parmi les assistants, Élisabeth reste immobile comme frappée de stupeur.)

GEORGES, bas à Sophie.

Madame!...

SOPHIE, de même.

Eh bien?... tuez-moi!... (Platen prend le plateau des mains d'Elisabeth et le rend au page.)

KOENIGSMARK, à part.

Vive Dieu! elle a de la tête!...

GEORGES, à Élisabeth.

Comtesse, vous plaît-il d'achever ce menuet, si malheureusement interrompu? (Aux assistants.) Messieurs, madame la duchesse est souffrante et désire être seule. (Il offre la main à Elisabeth et s'éloigne avec elle.)

CATHERINE, à part en regardant s'éloigner Elisabeth.

Comtesse!... et je ne puis être baronne!...

SCHWARTZ, offrant la main à Catherine.

Madame! (Il s'éloigne avec elle.)

BUSCHE, à part.

Toujours ce Schwartz!...

KOENIGSMARK, bas à Busche.

Pas de premier mouvement, Rasimus!

BUSCHE.

Soyez tranquille!...

KŒNIGSMARK, regardant Sophie.

Si je pouvais... ne nous éloignons pas ! (Tout le monde sort à la suite du duc. Les rideaux qui séparent le salon de la galerie du fond se ferment.)

SCÈNE IX

SOPHIE, MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

SOPHIE, éclatant en sanglots.

Ah! Charlotte! ma pauvre Charlotte! comprends-tu maintenant dans quel abîme je suis tombée?... (Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

Madame!...

SOPHIE.

Ai-je assez souffert! suis-je assez humiliée!... oh! cette femme!... cette femme, qui triomphe de son abjection même!... qui se pare de ma douleur!... et qui insulte à mes larmes!...

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

Aussi, madame, on vous aime et l'on vous plaint.

SOPHIE.

On me plaint donc bien bas!... Non, Charlotte ; Française par ma mère, je ne suis ici qu'une étrangère. L'intérêt jette aux pieds de la favorite tous ceux que l'indifférence éloigne de moi, et, s'il se trouve un cœur compatissant, il se tait, et l'égoïsme étouffe en lui la pitié! (Se levant.) Ah! ma pauvre mère!... que vous aviez raison, quand vous me disiez que le sort des princesses était lamentable! et que vous faisiez bien de pleurer quand un Platen venait m'arracher de vos bras !... O ma maison bien-aimée!... ô chers vallons où je courais toute petite! ô temps où l'on m'aimait!...

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

Ah! madame! je suis sûre qu'il vous aime toujours!

SOPHIE.

Hélas! que dis-tu là?... oublies-tu cette lettre écrite par Maximilien à une autre femme!... et à qui, grand Dieu! à elle!... oh! ne cherche pas à le justifier! il ne m'a jamais aimée, Charlotte ; jamais!

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

Pourquoi donc alors a-t-il publiquement insulté madame Platen?...

SOPHIE.

Eh! que sais-je? par jalousie, sans doute!... N'est-ce pas là ce que M. Platen a dit à ma mère!...

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

C'est M. Platen qui vous a faire lire cette lettre, madame! cela suffit pour n'y pas croire.

SOPHIE.

Ah! si tu dis vrai... (Chancelant.) Mon Dieu!... Charlotte! je n'y vois plus!...

MADEMOISELLE DE KNESEBECK, soutenant Sophie.

Madame!... qu'avez-vous?... (Elle l'aide à s'asseoir sur un fauteuil.) Ah! ciel!... elle se trouve mal!... quelqu'un!... du secours!...

SCÈNE X

LES MÊMES, KOENIGSMARK.

KOENIGSMARK, entrant vivement.

Vous appelez, madame?

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

Madame la duchesse!... évanouie!...

KOENIGSMARK.

Voici des sels!... (Il fait respirer un flacon à Sophie.) L'émotion sans doute!... (Prenant une des mains de Sophie.) Ses mains se réchauffent... elle revient à elle. (Il laisse retomber la main de Sophie, après avoir passé à l'un de ses doigts, sans être vu de mademoiselle de Knesebeck, l'anneau de Maximilien, puis il se retire un peu en arrière.)

MADEMOISELLE DE KNESEBECK, agenouillée devant Sophie.

Ma chère maîtresse!...

SOPHIE, rouvrant les yeux.

Ah! Charlotte! .. j'ai cru que mon cœur allait se briser! hélas! que ne suis-je morte!

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

Oh!... madame!... que dites-vous là?...

SOPHIE, portant son mouchoir à ses yeux.

La mort te fait donc peur à toi?... (En ôtant le mouchoir de ses yeux, elle aperçoit la bague passée à l'un de ses doigts.) Quelle est cette bague?...

MADEMOISELLE DE KNESEBECK, se relevant.

Je ne sais ; Votre Altesse n'en porte jamais qu'une.

SOPHIE, retirant la bague de son doigt.

Une alliance!... (Elle l'ouvre et se lève brusquement.) Dieu !... qui me l'a mise au doigt?... quelqu'un est-il entré ici?... un jeune homme!... le prince Maximilien!... lui seul a pu me rendre cet anneau !

KOENIGSMARK, s'avançant vers Sophie et s'inclinant profondément.

C'est par son ordre que je l'ai fait, madame.

SOPHIE.

Vous monsieur?... qui êtes-vous?

KOENIGSMARK.

Le comte de Kœnigsmark.

SOPHIE.

Et c'est le prince...

KOENIGSMARK.

Le prince Maximilien est mort, madame!

SOPHIE.

Ah!... Dieu!... mort!...

KOENIGSMARK.

Sur le champ de bataille, à mes côtés; tout ce qu'un homme peut faire pour en sauver un autre, je l'ai fait, madame! je n'avais pas à ménager ma vie, car je la lui devais. Mais si l'on peut lutter contre vingt ennemis, on ne lutte pas contre la volonté d'un homme qui veut mourir.

SOPHIE.

Il voulait mourir !

KOENIGSMARK.

Oui madame!... sa dernière pensée a été pour vous, « Rapporte-lui cet anneau, murmura-t-il, et dis-lui que je l'aime et lui pardonne! »

SOPHIE.

Me pardonner!... et quoi donc, mon Dieu?... c'est moi qui avais à lui pardonner et qui l'ai fait depuis longtemps! mort! mort!... cher Maximilien!... je l'ai toujours aimé, monsieur!... je n'ai aimé que lui!

KOENIGSMARK.

Il eût été heureux de le croire, madame, mais en présence de votre mariage...

SOPHIE.

Ah! j'ai consenti à cette union dans un moment de désespoir, presque forcée par la volonté de mon père et par

les obsessions de M. Platen!... Maximilien d'ailleurs ne m'était-il pas infidèle, et n'en avais-je pas la preuve?

KŒNIGSMARK.

Quelle infidélité? quelle preuve?

SOPHIE.

Une lettre écrite par lui... à cette femme.

KŒNISGSMARK.

A madame Platen?... il la méprisait du fond du cœur!... Il y a là-dessous quelque infâme piége, madame! sur mon honneur, Maximilien n'a jamais aimé que vous.

SOPHIE.

Mais... cette lettre?...

KŒNIGSMARK.

C'est un faux! voilà tout!

SOPHIE.

Un faux!...

KŒNIGSMARK.

Pardieu! L'affaire de Platen est bonne s'il a fait cela!

SOPHIE.

Ah! vous avez raison!... le misérable!... c'est à lui que je dois le malheur de toute ma vie! sans lui peut-être je serais la femme de Maximilien! il ne serait pas mort!... Vous étiez son ami, monsieur, je peux pleurer devant vous!...

KŒNIGSMARK.

Platen me passera par les mains!

SOPHIE.

Pauvre cher Maximilien! ce dernier coup me manquait! ô mon Dieu! c'est ma faute, ma faute! et rien ne peut la réparer! il est mort...

KŒNIGSMARK.

Calmez-vous, madame! songez qu'il est mort en vous aimant! Seriez-vous plus heureuse s'il vivait? et lui... Bah! je n'entends rien aux consolations! mais vous êtes un ange, et si Kœnigsmark peut vous servir à quelque chose, il est à vous jusqu'à la dernière goutte de son sang! il ne dit pas cela à tout le monde.

SOPHIE.

Merci, monsieur, merci! Vous devez avoir un grand cœur puisque Maximilien vous aimait.

KŒNIGSMARK.

Nous avons mangé à la même aventure, couché sous la

même tente, combattu au même rang!... Je ne me donne pas pour un saint, madame! je suis un soldat de fortune, et j'ai fait bien des choses peu orthodoxes dans ma vie! mais mes amis me trouvent dans l'occasion. (Depuis quelques instants mademoiselle de Knesebeck a remonté vers le fond du théâtre ; elle soulève une des portières pour regarder au dehors.)

MADEMOISELLE DE KNESEBECK.

M. Platen vient de ce côté, madame.

KŒNIGSMARK.

Ah! pardieu!...

SOPHIE, vivement.

Je vous en supplie, monsieur, pas un mot, songez...

KŒNIGSMARK.

Vous avez raison!... Mais patience, il ne perdra rien pour attendre.

SOPHIE.

Où vous reverrai-je? J'ai cent choses à vous dire... ne quittez pas le bal avant que je vous aie envoyé...

MADEMOISELLE DE KNESEBECK, laissant retomber la portière et redescendant vivement la scène.

Le voici!

KŒNIGSMARK.

Il suffit, madame!... (Platen soulève la portière et s'arrête discrètement sur le seuil. Kœnigsmark salue profondément Sophie, qui sort suivie de mademoiselle de Knesebeck.)

SCÈNE XI

KŒNIGSMARK, PLATEN.

PLATEN, à part.

Ah! ah!... (Il entre en scène. Haut.) Il me paraît que vous êtes déjà fort bien en cour, monsieur le comte?

KŒNIGSMARK.

Madame la duchesse a daigné en effet m'adresser quelques paroles, monsieur le comte!

PLATEN.

Son Altesse rentre dans ses appartements?

KŒNIGSMARK.

Je le crois.

PLATEN.

Monsieur le duc ne se consolera pas...

KŒNIGSMARK.

Oh!... avec le temps!...

PLATEN.

Plaît-il?... (Élisabeth paraît au fond du théâtre.)

KŒNIGSMARK.

Pardon!... voici je crois madame la comtesse... elle vient sans doute vous parler de la douleur de monsieur le duc, et je craindrais d'être indiscret en demeurant davantage... (Saluant.) Monsieur le comte!... (Il salue Élisabeth et sort.)

PLATEN, suivant Kœnigsmark des yeux, et entre ses dents.

Insolent!...

SCÈNE XII

PLATEN, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Quel est cet homme?...

PLATEN.

Un M. de Kœnigsmark, Suédois, tombant ici je ne sais d'où, plus fier qu'un prince et plus impudent qu'un page... je l'ai trouvé ici causant avec madame la duchesse.

ÉLISABETH.

Ah!... lui faisait-elle déjà ses confidences?

PLATEN.

Il est vrai que Son Altesse doit se trouver un peu isolée avec mademoiselle de Knesebeck.

ÉLISABETH.

Oui, il est doux de raconter ses peines, et quelquefois de rencontrer un cœur qui les console! Ah! comme sa chute me vengerait!

PLATEN.

Que voulez-vous dire?

ÉLISABETH.

Je veux dire que le pire supplice est de courber la tête sous la fierté de ces arrogantes vertus! d'être forcée au respect quand la haine déborde du cœur! Je suis comtesse, monsieur Platen, mais au prix d'une humiliation que je n'oublierai pas!

PLATEN.

Ni moi!

ÉLISABETH.

Surveillez cet homme !

PLATEN.

Soyez tranquille ! (Les portières du fond se relèvent. Les masques et les dominos envahissent peu à peu la scène.) Ah ! voici votre cour qui revient vous chercher jusqu'ici ! vous le voyez, tout languit sans vous, et vous êtes véritablement la reine de cette fête !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CATHERINE, SCHWARTZ, puis BUSCHE, KOENIGSMARK, UN PAGE DE SOPHIE, GEORGES, LA COUR.

CATHERINE, quittant le bras de Schwartz et allant à Élisabeth.

Ah ! l'on vous retrouve ; suis-je la première à vous faire mon compliment, madame la comtesse ?

ÉLISABETH.

Merci, Catherine !

CATHERINE, à Platen.

Et à vous, mon cher beau-frère ?

PLATEN.

Vous êtes trop bonne ! (Busche paraît au fond du théâtre. Il est toujours masqué.)

CATHERINE.

Oui, je suis trop bonne ! car je n'aurais jamais dû vous pardonner d'avoir laissé échapper mon mari. (Mouvement de Busche.)

PLATEN.

Ah ! pardieu ! vous m'y faites penser ! il s'est passé tant de choses depuis une heure, que cela m'était sorti de la tête !...

CATHERINE.

Quoi donc ?

PLATEN.

Il est mort !

BUSCHE, à part.

Hein ?

CATHERINE.

Mon mari est mort ?

SCHWARTZ.

Est-il possible!

PLATEN.

C'est comme je vous le dis ; l'histoire la plus singulière, d'ailleurs!... Il paraît que ce pauvre Busche, condamné à être fusillé comme espion, aurait consenti, pour sauver sa vie, à servir de sujet à certain médecin qui expérimentait des poisons, et qu'il serait mort à la troisième expérience ..

BUSCHE, ôtant son masque et s'essuyant le front. — A part.

Que leur conte-t-il là?...

SCHWARTZ.

Ah! il était espion?

CATHERINE.

Eh bien! cela ne m'étonne pas de lui!

BUSCHE, à part.

Coquine!

CATHERINE.

Mais alors je suis libre!...

PLATEN.

Assurément. (Catherine regarde tendrement Schwartz.)

SCHWARTZ, baisant la main de Catherine.

C'est donc moi qui ne le suis plus, baronne!... (A Élisabeth.) Avec votre agrément, madame la comtesse, j'ose aspirer à devenir votre beau-frère.

ÉLISABETH.

J'en serai ravie, monsieur le baron!

BUSCHE, à part.

Comment! il va épouser ma femme!

ÉLISABETH, à Platen.

De qui tenez-vous ces détails?

PLATEN.

De ce M. de Kœnigsmark dont je vous parlais tout à l'heure.

BUSCHE, à part.

Ah! bien!...

PLATEN.

Au surplus, le médecin est de ses amis et l'a accompagné à cette fête... on pourra l'interroger. C'est un certain docteur Rasimus, très-célèbre à ce qu'il prétend.

BUSCHE, à part.

Bon! je me suis empoisonné moi-même; il n'y manque plus rien!

CATHERINE, riant.

Mon Dieu! puisque mon mari est mort, je crois que le plus sage est de n'en plus parler.

BUSCHE, à part.

Scélérate!... (Platen, Schwartz, Élisabeth et Catherine forment un groupe et continuent à causer. — Kœnigsmark entre en scène en regardant autour de lui. — Busche l'aperçoit.) Ah! le voici!... (Abordant Kœnigsmark.) Je vous remercie, monsieur de Kœnigsmark.

KŒNIGSMARK.

De quoi?...

BUSCHE.

De m'avoir empoisonné, parbleu!

KŒNIGSMARK.

Eh bien! on ne vous cherchera plus.

BUSCHE.

Oui; mais on épousera M. Schwartz.

KŒNIGSMARK, riant.

Tiens! c'est vrai! je n'avais pas songé à cela!... Après tout! une cérémonie de plus ou de moins, qu'importe?...

BUSCHE.

Oui! riez!... il y a de quoi!... (Il tourne le dos à Kœnigsmark et se glisse dans les groupes; un page est entré en scène et semble chercher autour de lui.)

LE PAGE, considérant Kœnigsmark.

Un nœud de rubis à l'épée, c'est bien cela! (Abordant Kœnigsmark.) Vous êtes le comte de Kœnigsmark?

KŒNIGSMARK.

Oui.

LE PAGE, lui remettant un billet.

Pour vous!... (Il met le doigt sur sa bouche et s'éloigne.)

PLATEN, qui a aperçu ce jeu de scène, bas à Élisabeth.

Ah! comtesse!... voyez donc!

ÉLISABETH.

Un billet!

PLATEN.

Remis par un page de la duchesse!

KŒNIGSMARK, dépliant le billet et lisant, à part.

« La princesse Sophie-Dorothée attend M. le comte de

Kœnigsmark... M. de Kœnigsmark suivra la pièce d'eau des Suisses et trouvera ouverte la petite porte qui donne sur le parc. » Bien !...

ÉLISABETH, bas à Platen.

Ne le perdez pas de vue !...

KŒNIGSMARK, regardant autour de lui.

Où diable est passé Busche ?... Bah ! il saura bien s'en aller tout seul...

PLATEN, rencontrant Kœnigsmark.

Monsieur le comte !...

KŒNIGSMARK, saluant.

Monsieur le comte !... (Il s'éloigne, — Platen le suit à distance. — Pendant ce temps Busche s'est glissé jusqu'auprès de Schwartz qui cause avec Catherine.)

BUSCHE, à l'oreille de Schwartz.

Pardon ! monsieur le baron ! un mot !

SCHWARTZ, se retournant.

Monsieur ?

BUSCHE, bas.

Voulez-vous vous trouver demain matin à l'Auberge du *Lion d'Or*.

SCHWARTZ, de même.

Pourquoi ?

BUSCHE, de même.

Le docteur Rasimus a d'importantes révélations à vous faire et vous y attendra.

SCHWARTZ, de même.

Ah bah !

BUSCHE, de même.

Silence ! (A part.) Allons ! je n'ai plus rien à faire ici, puisque je suis mort... M. de Kœnigsmark me rejoindra à l'auberge. (Il s'éloigne.)

GEORGES, qui est entré en scène avec le reste des courtisans.

Eh bien ! comtesse !... vous me fuyez ?

ÉLISABETH.

Moi, monsieur le duc ?

GEORGES, baissant la voix.

C'est assez que Junon nous quitte sans que nous perdions

Alcmène !... (Haut.) Est-ce que madame la duchesse est toujours souffrante?

ÉLISABETH.

Son Altesse s'est retirée dans ses appartements.

GEORGES.

Nous ne forcerons pas sa retraite... mais puisqu'elle dort sans nous, pardieu ! nous souperons sans elle !... Le souper nous attend, messieurs !... nous y boirons à la santé de madame la duchesse ! (Il prend la main d'Élisabeth, et s'éloigne suivi de toute la cour. — La toile tombe.)

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Une salle d'auberge. — Tables et bancs.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE KLAUTZ, TRAUGOTT, FRITZ, PETER,
BOURGEOIS, TRABANS, GARÇONS D'AUBERGE.

(Bourgeois et trabans sont attablés de tous côtés. — Maître Klautz, avec ses garçons, court d'une table à l'autre.)

LES BUVEURS, frappant des gobelets sur les tables.

A boire! maître Klautz! par ici! à boire!

TRAUGOTT, se levant.

Mille diables!... maître Klautz!... nous laisseras-tu mourir de soif?... Ne t'avise pas de servir messieurs les bourgeois avant les trabans de Son Altesse! (Murmures parmi les bourgeois.) Tu vois! ces messieurs réclament eux-mêmes en notre faveur; ils savent ce qui nous est dû!... tâche de t'en souvenir si tu tiens à tes oreilles. (Il se rassied.)

KLAUTZ.

On vous sert, messieurs les trabans, on vous sert!... (Aux garçons.) Eh bien! que faites-vous là, vous autres, à regarder la bouche béante?... Dégourdissons-nous les jambes, que diable! au cellier, mes enfants, au cellier! Et vous, aux lèchefrites!.. (A Fritz.) Vous me direz des nouvelles de mes saucisses, compère, et de mes boudins, et de ma choucroute, et de mes küchlen!... Ah! mes küchlen! c'est la gloire de l'auberge du *Lion d'Or*!... Après les küchlen de maître Klautz il faut tirer l'échelle! Allons! allons! cela va! cela va!...

FRITZ, à Peter.

Eh bien! Peter, que dites-vous des rodomontades de messieurs les trabans?

PETER.

Que voulez-vous, mon cher Fritz? Sous le joug du duc Georges, notre gracieux maître, et de madame Platen, sa

gracieuse maîtresse, ne sommes-nous pas taillables et corvéables à merci?... Tels maîtres, tels valets!

FRITZ.

Non! voyez-vous! cela me fait bouillir le sang de voir d'honnêtes gens, comme vous et moi, vilipendés par ces coquins-là...

PETER.

Il y a à cela une grande raison, compère, c'est qu'ils ont un sabre et que vous n'en avez pas!

FRITZ.

Eh! mordieu!...

PETER.

Prenez garde! vous allez vous attirer quelque méchante affaire!

FRITZ, furieux.

C'est ce que je veux, sang-dieu! c'est ce que je veux! (Il frappe sur la table.)

MAITRE KLAUTZ, s'approchant.

Qu'y a-t-il?... vos küchlen? Ne vous impatientez pas!... les voici!... (Prenant un plat de küchlen des mains d'un garçon.) Regardez-moi cela! quelle mine! quel fumet!... (Il porte le plat de küchlen à son nez et respire bruyamment.) Ah!...

TRAUGOTT, se levant.

Un instant! maître Klautz!... Voyons donc! voyons donc! (S'emparant du plat de küchlen.) Voilà des küchlen qui feraient joliment notre affaire!

FRITZ, se levant.

Hein?...

PETER.

Vous allez vous faire écharper, Fritz!

TRAUGOTT, retournant la tête.

Qu'est-ce qu'il a?...

FRITZ.

J'ai que ces küchlen sont à moi, entendez-vous! je les ai payés!

TRAUGOTT.

Eh bien! raison de plus pour que nous les mangions!

FRITZ, s'élançant vers Traugott.

Par le diable! vous ne les mangerez pas!

TRAUGOTT, passant le plat aux autres trabans.

Par le diable! si tu bouges nous le mangerons avec tes küchlen!

FRITZ.

Soldatesque!...

TRAUGOTT, tirant son sabre.

Ah! soyons gentils!

PETER, tranquillement.

Quand je le disais!

FRITZ, s'armant d'une chaise.

A moi, les amis! (Les bourgeois s'arment de chaises, de brocs, de bouteilles et se préparent au combat.)

TRAUGOTT.

Hurra!...

LES AUTRES TRABANS, se levant et tirant leurs sabres.

Hurra!...

KLAUTZ, s'élançant entre les combattants.

Messieurs les trabans! messieurs les bourgeois!...

SCÈNE II

LES MÊMES, PLATEN.

PLATEN, paraissant au fond du théâtre.

Holà! qu'est-ce donc?... pourquoi ce tapage?

KLAUTZ.

Ah! monsieur Platen! Dieu soit loué!

PETER, à Fritz.

Le surintendant de la police! diable! je vous conseille de déguerpir.

FRITZ.

Ai-je tort?

PETER.

Non! mais c'est égal...

PLATEN, à Traugott.

Parle, toi! A quel propos cette bagarre?

TRAUGOTT.

A propos de küchlen que ce bon bourgeois nous dispute les armes à la main, sous prétexte qu'il les a payés.

PLATEN.

Les küchlen ne vont pas sans boire. A-t-il payé à boire aussi?...

TRAUGOTT.

Non, monsieur le comte.

PLATEN.

Eh bien ! qu'il paye!

FRITZ.

Moi !

PLATEN.

Ah ! paye vite, drôle, et tiens-toi heureux d'en être quitte à si bon marché!... (Murmures parmi les bourgeois. Platen se retourne.) Plaît-il?... L'un de vous a-t-il envie de faire connaissance avec la geôle?... Je vous apprendrai à tous qu'on ne cherche pas querelle aux trabans de monseigneur pour des küchlen...

FRITZ, à part.

Corne de bœuf !...

PETER, bas.

Prenez donc garde ! s'il vous entendait, il prendrait cela pour lui !

MAITRE KLAUTZ, bas à Fritz.

Payez toujours, compère ! je vous le rendrai. (Fritz le paye.)

TRAUGOTT.

En vous remerciant, monsieur le comte !...

PLATEN.

Allez ! mes enfants ! allez ! (Les trabans se font faire place et sortent en chantant.)

LES TRABANS.

Honnête bourgeois,
Compte sur tes doigts !
Tu paîras pour moi !
Je boirai pour toi !...

(Les bourgeois sortent à la suite des trabans en se parlant bas et en regardant Platen de travers.)

PETER, bas à Fritz.

Vous me croirez une autre fois !... (Ils sortent.)

SCÈNE III

PLATEN, MAITRE KLAUTZ.

PLATEN.

Si l'on ne faisait pas marcher droit ces coquins-là, il n'y aurait bientôt plus moyen de les tenir en bride... çà, maître Klautz, deux mots !

MAITRE KLAUTZ, s'avançant avec force salutations.

Monsieur le comte?... Car c'est avec une joie bien vive que j'ai appris, ainsi que toute la ville...

PLATEN.

C'est bien ! c'est bien !... Vous avez deux étrangers dans votre auberge !

MAITRE KLAUTZ.

Oui, monsieur le comte...

PLATEN.

M. de Kœnigsmark et le docteur Rasimus, n'est-ce pas?

MAITRE KLAUTZ.

Oui, monsieur le comte !

PLATEN.

Depuis quand sont-ils à Hanovre ?

MAITRE KLAUTZ.

Depuis deux jours, monsieur le comte.

PLATEN.

Savez-vous ce qui les y amène?

MAITRE KLAUTZ.

Non, monsieur le comte.

PLATEN.

Ne sont-ils pas allés hier au bal de Son Altesse?

MAITRE KLAUTZ.

Oui, monsieur le comte.

PLATEN.

En sont-ils revenus ensemble ?

MAITRE KLAUTZ.

Non, monsieur le comte.

PLATEN

M. Rasimus est rentré le premier, n'est-ce pas?

MAITRE KLAUTZ.

Oui, monsieur le comte.

PLATEN.

Et M. de Kœnigsmark ?

MAITRE KLAUTZ.

Oui, monsieur le comte.

PLATEN.

Je vous demande à quelle heure est rentré M. de Kœnigsmark ?

MAITRE KLAUTZ.

Ah !... pour cela je l'ignore, monsieur le comte.

PLATEN.

Vous étiez couché ?

MAITRE KLAUTZ.

Oui, monsieur le comte.

PLATEN.

Prévenez-le de ma visite.

MAITRE KLAUTZ.

C'est qu'il est ressorti dès le matin, monsieur le comte...

PLATEN.

Diable!... et M. Rasimus?...

MAITRE KLAUTZ, indiquant une des portes latérales, qui s'ouvre.

Le voici qui vient, monsieur le comte.

PLATEN.

Sur votre tête, maître Klautz, pas un mot de tout ceci.

KLAUTZ, s'inclinant profondément.

Oui, monsieur le comte!... (A part, en s'en allant.) Crocodile! (Il sort.)

SCÈNE IV

PLATEN, BUSCHE.

(Busche entre en scène et referme la porte; en se retournant il aperçoit Platen.)

BUSCHE, à part.

Platen!... Diantre!...

PLATEN, d'un air aimable.

Monsieur le docteur!...

BUSCHE, s'efforçant de sourire.

Eh! eh!...

PLATEN.

Enchanté de l'occasion qui s'offre à moi de faire plus ample connaissance avec un homme de votre mérite...

BUSCHE.

Oh! oh!...

PLATEN.

J'avais deux mots à dire à M. de Kœnigsmark, mais j'apprends qu'il est sorti.

BUSCHE.

Ah! ah!

PLATEN.

A son défaut vous pourrez peut-être me donner le renseignement... Mais d'abord permettez-moi de vous adresser

quelques questions sur un certain Nicklaüsse Busche qui, m'a-t-on dit, vous est passé par les mains.

BUSCHE, à part.

Nous y voilà!... (Haut.) Busche?... oui... un vagabond!... mort!... bien mort!

PLATEN.

Dans une de vos expériences à ce qu'il parait?

BUSCHE.

A ce qu'il paraît!

PLATEN.

Plaît-il?

BUSCHE.

Oui, oui. Bien mort.

PLATEN.

Par le poison, n'est-ce pas?

BUSCHE.

Eh! eh!

PLATEN, à part.

Pourquoi cela le fait-il rire ?...

BUSCHE, à part.

Caïn!...

PLATEN.

La constatation de cette mort nous sera nécessaire... Je compte sur votre témoignage.

BUSCHE.

Ah!... très-bien!... Un scélérat ce Busche?

PLATEN.

Oui... J'arrive maintenant à ce qui concerne M. de Kœnigsmark; n'a-t-il pas perdu un nœud de rubis au bal de Son Altesse?...

BUSCHE.

Un nœud de rubis?

PLATEN.

Qu'il portait attaché à la garde de son épée, je crois... (Tirant de sa poche un nœud de rubis attaché à des rubans, et le montrant à Busche.) Celui-ci ?

BUSCHE.

En effet, ce bijou est bien à lui.

PLATEN.

Vous le reconnaissez?

BUSCHE.

Parfaitement...

PLATEN.

C'est pour le chercher sans doute qu'il sera sorti ce matin de si bonne heure...

BUSCHE.

Oh! sans doute.

PLATEN.

Vous ne le saviez pas?...

BUSCHE.

Je ne l'ai pas revu depuis hier.

PLATEN.

Ah!

BUSCHE, à part.

Ai-je dit une sottise?...

PLATEN.

J'aurais désiré lui remettre ce bijou moi-même, mais puisqu'il est absent...

SCÈNE V

LES MÊMES, KŒNIGSMARK.

KŒNIGSMARK en entrant, à la cantonnade.

N'oubliez pas les chevaux! double ration d'avoine! vous entendez!...

PLATEN, à part.

C'est lui!

BUSCHE, à part.

Ah! parbleu! il arrive à propos.

KŒNIGSMARK, apercevant Platen.

Monsieur le comte Platen!

PLATEN.

Qui vient vous rapporter ce bijou, monsieur de Kœnigsmark.

KŒNIGSMARK.

Quel bijou?

PLATEN, lui donnant le nœud de rubis.

Voyez!

KŒNIGSMARK, prenant le nœud de rubis et l'examinant.

Pardon! Il y a erreur! cela n'est pas à moi.

BUSCHE, à part.

Hein?...

PLATEN.

M. Rasimus assurait pourtant!...

KŒNIGSMARK.

Ah! oui! j'ai possédé en effet quelque chose qui ressemblait à cela, mais il y a trois mois que je m'en suis défait pour payer mon cheval.

PLATEN, à part.

Très-bien! Je sais à quoi m'en tenir.

KŒNIGSMARK, rendant le bijou à Platen.

Monsieur le comte!...

PLATEN, reprenant le bijou.

Du moins, monsieur, ma démarche témoignera-t-elle du désir que j'ai de vous obliger.

KŒNIGSMARK.

Je n'en doute pas, monsieur, et je vous rends mille grâces.

PLATEN.

Aurons-nous le plaisir de vous garder encore longtemps parmi nous?

KŒNIGSMARK.

Assez longtemps, je l'espère, pour que j'aie l'honneur de faire ma cour à madame la comtesse.

PLATEN.

Elle sera fière de vous compter au nombre de ses chevaliers, monsieur!

KŒNIGSMARK.

Vous me comblez!

PLATEN.

Messieurs!... (Kœnigsmark reconduit Platen jusqu'à la porte avec force politesses. Platen sort.)

SCÈNE VI

KŒNIGSMARK, BUSCHE.

KŒNIGSMARK.

Va! chat-tigre! tu as beau faire patte de velours!... Je vois ta griffe!

BUSCHE.

Ah çà! ce nœud de rubis n'est pas à vous?

KŒNIGSMARK.

Si fait, pardieu!... mais où l'ai-je perdu?... est-ce dans le bal ou sous les fenêtres de la princesse?... là est la question, et, comme ma tête est au bout...

BUSCHE.

Votre tête?

KŒNIGSMARK.

Voilà, mon bon ami!... car vous étiez si profondément endormi à mon retour que je me suis fait scrupule de vous réveiller... J'ai vu la duchesse, et j'ai été forcé de sauter par la fenêtre.

BUSCHE.

Quand?

KŒNIGSMARK.

Cette nuit.

BUSCHE.

Et pourquoi sauter par la fenêtre?

KŒNIGSMARK.

Parce que monsieur le duc, on ne sait trop pourquoi, s'est avisé de venir à l'improviste frapper à la porte de sa femme.

BUSCHE.

Mais il y a une autre issue.

KŒNIGSMARK.

La dame d'honneur croyait avoir aperçu de ce côté-là la silhouette de M. Platen ..

BUSCHE.

Mauvaise affaire!

KŒNIGSMARK.

Restait la fenêtre; je n'ai fait ni une ni deux, j'ai sauté, et j'espère n'avoir pas été vu... Mais vous comprenez bien que je ne me soucie pas de reconnaître les nœuds de rubis qu'on peut avoir ramassés sur mes talons?

BUSCHE.

Parfaitement!...

KŒNIGSMARK.

Maintenant, Rasimus, j'ai un reproche à vous faire...

BUSCHE.

A moi?

KŒNIGSMARK.

Oui; c'est de ne m'avoir pas dit à quel point elle était adorable, votre princesse!... Il y a six mois que vous me

laissez débiter un tas de lieux communs sur la fragilité des femmes...

BUSCHE.

Mais, monsieur, je pensais à la mienne... Et d'ailleurs mon opinion sur la princesse vous est assez connue...

KŒNIGSMARK.

Je vous dis que c'est un ange!... ce n'est pas seulement aux calomnies qu'on a eu recours pour forcer sa volonté, c'est à un faux!

BUSCHE.

Un faux!...

KŒNIGSMARK, tirant de sa poche une lettre toute froissée.

Vous connaissez l'écriture du prince Maximilien, n'est-ce pas?

BUSCHE.

Parbleu! c'est moi qui l'ai formée.

KŒNIGSMARK, lui présentant la lettre.

Eh bien! voyez!

BUSCHE, prenant la lettre et lisant.

« Non, Élisabeth, vos rigueurs ne me rebuteront pas. Je vous ai sacrifié le souvenir d'un amour d'enfance; je brave pour vous la fureur de mon frère. Ne réduisez pas au désespoir un cœur que la passion peut entraîner à toutes les folies... Maximilien. » — Oui, au premier abord c'est à s'y méprendre... mais voyez-vous ces virgules-là?... c'est par les virgules qu'un faussaire se trahit toujours. Autant vaudrait qu'il eût signé la lettre.

KŒNIGSMARK.

Et ce faussaire?

BUSCHE, rendant la lettre à Kœnigsmark.

C'est Platen, pardieu!

KŒNIGSMARK.

J'en étais sûr!... Savez-vous, Busche...

BUSCHE.

Rasimus, je vous en prie.

KŒNIGSMARK.

Savez-vous que vous avez pour frère un fier scélérat?

BUSCHE.

Si vous croyez que je l'ai choisi!...

KŒNIGSMARK.

Nous songerons à lui plus tard!... songeons d'abord à la princesse!... C'est une pitié que le sort de cette pauvre

femme! Sa vie même n'est pas en sûreté; son mari, dans un accès d'ivresse, a failli l'étrangler l'autre jour contre une muraille... J'ai résolu de la sauver.

BUSCHE.

Et que prétendez-vous faire?

KŒNIGSMARK.

L'aider à fuir et à retourner chez son père.

BUSCHE.

Diable!

KŒNIGSMARK.

Y a-t-il un autre parti à prendre?... C'est pour reconnaître les abords du parc et méditer mon plan d'évasion que je suis sorti ce matin dès le point du jour.

BUSCHE.

Mais en supposant que le duc de Zelle consente à lui donner asile...

KŒNIGSMARK.

Eh bien! la duchesse invoque les violences dont elle a été victime pour demander que la cour aulique soit saisie de l'affaire; on peut prononcer le divorce, et à défaut de bonheur, du moins peut-elle espérer de l'avenir un peu de repos... (Maximilien paraît au fond et s'arrête sur le seuil.) Ah! si Maximilien vivait!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN.

Eh bien! qu'arriverait-il?

KŒNIGSMARK.

Hein?... quoi?... vivant!

BUSCHE.

Bonté du ciel!... vivant?

MAXIMILIEN, leur tendant la main.

Oui, mes amis...

BUSCHE.

Mais... par quel miracle.. comment se fait-il!... Vous n'êtes donc pas mort?...

KŒNIGSMARK, serrant violemment la main de Maximilien.

Vive Dieu! s'il l'est, il cache bien son jeu.

MAXIMILIEN.

La mort n'a pas voulu de moi; mon pauvre Kœnigsmark;

tu m'avais cru tué, je n'étais qu'évanoui. Recueilli par des paysans et guéri de mes blessures, sinon de ma douleur, j'ai pris le parti de revenir à Hanovre, de revoir Sophie et de me livrer à mon frère.

KŒNIGSMARK.

Que non pas, s'il vous plaît ; j'ai mieux que cela à vous proposer!...

BUSCHE, se frottant les mains.

Oui, oui, nous avons de bonnes nouvelles!... je sens la confiance qui me revient maintenant!... Ah! vous n'êtes pas mort!... vivent les Turcs!

MAXIMILIEN.

Es-tu fou, mon vieil ami?

BUSCHE, lui prenant les deux mains et pleurant.

Non! je suis heureux! bien heureux!...

KŒNIGSMARK.

Pardieu! je crois que sa folie me gagne... et ses larmes aussi!... Ah! bah! pleurons un peu... (Ils se tiennent tous les trois embrassés, moment de silence.)

MAXIMILIEN.

Ah çà! qu'y a-t-il donc?

KŒNIGSMARK.

Il y a que la duchesse vous aime toujours.

BUSCHE.

Oui...

KŒNIGSMARK.

Qu'elle a été indignement trompée!

BUSCHE.

Oui!

KŒNIGSMARK.

Et qu'avec l'aide de Dieu nous casserons son mariage pour raccommoder le vôtre.

BUSCHE.

Oui... et les morceaux en sont bons.

MAXIMILIEN.

Elle m'aime, dis-tu?

KŒNIGSMARK.

De toute son âme, monseigneur, et sans une infamie de M. Platen ..

MAXIMILIEN.

Quelle infamie?

BUSCHE.

Silence!... on vient...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAITRE KLAUTZ.

MAITRE KLAUTZ.

Monsieur le baron Schwartz demande monsieur le docteur Rasimus.

BUSCHE, à part.

Ah! c'est vrai! je l'avais oublié.

KŒNIGSMARK, à demi-voix.

Vous lui avez donc donné rendez-vous?

BUSCHE, de même.

Parbleu! ne voulez-vous pas que je lui laisse épouser ma femme?

KŒNIGSMARK, de même.

Que le diable vous emporte de venir mêler vos infortunes conjugales à des choses sérieuses!

BUSCHE, de même.

Je vous trouve plaisant; c'est sérieux pour moi!... Vous n'aviez qu'à ne pas me faire empoisonner par le docteur Rasimus.

MAXIMILIEN, de même.

Qu'est-ce donc?

BUSCHE, de même.

Une gentillesse de M. de Kœnigsmark; il vous contera cela.

KŒNIGSMARK, de même.

Venez, mon prince; nous avons à causer de toute autre chose; je veux vous faire part de mon projet et me concerter avec vous sur les moyens de l'exécuter... (A Busche.) Pas d'imprudence au moins.

BUSCHE, de même.

Je joue trop gros jeu pour compromettre la partie... (Kœnigsmark et Maximilien sortent par une des portes latérales.) Faites entrer monsieur le baron, maitre Klautz. (Maître Klautz sort.) Ah! madame ma femme, il vous faut des barons! désolé de me jeter au travers de votre baronnie! mais Busche vous êtes, et Busche vous resterez... A nous deux, monsieur Schwartz! Le voici!... (Maître Klautz introduit Schwartz, lui montre Rasimus et se retire.)

SCÈNE IX

BUSCHE, SCHWARTZ.

BUSCHE, saluant.

Monsieur le baron!

SCHWARTZ.

C'est vous, monsieur, qui m'avez donné hier, au bal de Son Altesse, ce rendez-vous mystérieux?

BUSCHE.

Oui, monsieur le baron.

SCHWARTZ.

L'autorité de votre nom, monsieur, m'a fait passer sur un procédé qui, je vous l'avoue, n'a pas laissé de me surprendre.

BUSCHE.

Vous ne vous en étonnerez plus, monsieur le baron, quand vous connaîtrez la nature des confidences que j'ai à vous faire.

SCHWARTZ.

Je vous écoute!

BUSCHE.

Je vais droit au fait. Vous voulez épouser madame Busche?

SCHWARTZ.

J'avoue, monsieur le docteur, que l'éclat de sa beauté, le charme de son esprit, les qualités de son cœur ont produit sur moi une vive impression, et que la place étant à prendre... ma foi! je la prends.

BUSCHE.

Oui?... Eh bien! monsieur le baron, vous faites une mauvaise affaire.

SCHWARTZ.

Ah! pourquoi?

BUSCHE.

Parce que les ailes de l'ange vous cachent tout simplement un petit monstre.

SCHWARTZ.

Croyez-vous?

BUSCHE

J'en suis sûr.

SCHWARTZ.

C'est monsieur Busche qui vous a dit cela?

BUSCHE.

Il est vrai que nous avons beaucoup causé pendant le peu de temps que j'ai eu le plaisir de le connaître.

SCHWARTZ.

Eh! eh! vos drogues ne devaient pas le mettre de bonne humeur, entre nous.

BUSCHE.

On ne ment pas devant la mort, monsieur le baron.

SCHWARTZ.

Et... que reprochait-il à sa femme, ce monsieur Busche?

BUSCHE.

Oh! tout simplement d'être coquette, futile, minaudière, envieuse, perfide, hypocrite, astucieuse, impudente, bavarde, menteuse, médisante, gourmande, vaniteuse, indolente, colère, avare, et méchante comme la peste.

SCHWARTZ.

Voilà tout?

BUSCHE.

Ce n'est pas assez?...

SCHWARTZ.

Eh! eh! je sais tout cela aussi bien que vous, monsieur Rasimus?...

BUSCHE.

Hein?

SCHWARTZ.

Mais à côté de ces petits défauts, inséparables de la nature humaine, madame Busche a une vertu dont vous ne parlez pas et que M. Busche ne savait pas apprécier.

BUSCHE.

Laquelle?

SCHWARTZ.

C'est d'être la sœur de madame Platen! une femme supérieure, monsieur Rasimus, dont le beau-frère, s'il a un peu d'esprit, peut prétendre aux plus hautes destinées.

BUSCHE.

Oui, entre autres à celle de Ménélas, de Vulcain, d'Amphitryon, de Putiphar, et de quelques autres personnages célèbres.

SCHWARTZ.

Bon! ce sont là des bagatelles auxquelles un philosophe ne prend pas garde.

BUSCHE.

De sorte qu'en dépit de ces bagatelles vous persistez à vouloir épouser ma... madame Busche?

SCHWARTZ.

Parfaitement!... Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

BUSCHE.

Eh bien! non!... Je voulais vous cacher la vérité, monsieur le baron, mais il est impossible de voir se noyer un honnête homme comme vous sans lui tendre la perche! (A part.) Bandit!

SCHWARTZ.

Qu'est-ce donc?

BUSCHE, à part.

Au fait! puisque j'ai sauvé Busche deux fois, je peux bien le sauver une troisième. (Haut.) Busche est vivant, monsieur le baron!

SCHWARTZ.

Vivant!...

BUSCHE.

Chut!... ce malheureux était traqué comme une bête fauve; — il m'a supplié de le faire passer pour mort, comprenez-vous? et il a pris la clef des champs.

SCHWARTZ.

Mais... un mort ne s'en va pas comme cela sans qu'on s'en aperçoive! qui avez-vous mis à sa place?

BUSCHE.

Un Turc!...

SCHWARTZ.

Diable!... voilà qui devient grave!... je ne peux pourtant pas me rendre complice de bigamie! Si encore j'ignorais... — Pourquoi me l'avez-vous dit?... ou plutôt quel besoin aviez-vous de sauver ce coquin?... vous ne pouviez pas continuer vos expériences?... c'est honteux!...

BUSCHE, à part.

Je suis peut-être allé un peu loin; mais au moins il ne l'épousera pas!

SCHWARTZ, se parlant à lui-même.

Je sais bien que le mariage ne changerait pas grand'chose à mes affaires...

Digitized by Google

BUSCHE, à part.

Hein?...

SCHWARTZ, sans prendre garde à Busche.

Mais c'est égal! un galant est tenu à des empressements, des petits soins et mille fadaises dont un mari peut se dispenser.

BUSCHE.

Comment? est-ce que...

SCHWARTZ.

C'est honteux! vous dis-je;... on ne sauve pas ces brigands-là!... vous n'êtes pas un vrai médecin!... c'est honteux! (Il sort.)

BUSCHE, seul.

Le mariage ne changerait pas grand'chose à ses affaires!... comment l'entend-il?... morbleu! j'ai bien peur que toute ma stratégie n'ait rien changé aux miennes.

SCÈNE X

BUSCHE, KŒNIGSMARK, MAXIMILIEN.

(Kœnigsmark entre vivement suivi de Maximilien.)

KŒNIGSMARK.

Ne vous montrez pas, que diable! c'est peut-être à moi qu'on en veut.

MAXIMILIEN.

Et tu crois que je t'abandonnerai?

BUSCHE.

Qu'y a-t-il donc?

KŒNIGSMARK.

La maison est cernée par les trabans.

BUSCHE.

Ah! mon Dieu! c'est moi qu'on vient arrêter.

KŒNIGSMARK.

A coup sûr c'est un de nous trois.

BUSCHE.

Fuyons!

KŒNIGSMARK.

Par où?... connaissez-vous une issue?

BUSCHE.

Aucune...

KŒNIGSMARK.

Alors, tenez-vous tranquille!... Si c'est vous ou moi, Busche, nous nous rendons sans résistance... si c'est le prince, nous jouons du couteau...

MAXIMILIEN.

Et moi je ne veux pas...

KŒNIGSMARK.

Avec tout le respect que je vous dois, monseigneur, vous n'avez pas voix au chapitre!... Sauver la duchesse et vous garder pour elle, voilà l'important; le reste ne compte pas!

BUSCHE, à part.

Diantre!... mais je compte, moi!

KŒNIGSMARK.

Quelle bravade aussi de vous montrer à Hanovre sans rien qui vous déguise. Si vous aviez seulement une paire de moustaches!

BUSCHE, écoutant.

On vient!

KŒNIGSMARK, faisant asseoir Maximilien à une table.

Mettez-vous là!... bien!... le chapeau sur les yeux... un verre!

BUSCHE, lui passant un verre.

Voilà.

KŒNIGSMARK, remplissant le verre et le plaçant devant Maximilien.

Vous aurez l'air de boire!... et maintenant nous ne nous connaissons plus.

MAXIMILIEN, lui serrant la main.

Ah! Kœnigsmark, comment reconnaîtrai-je jamais ton dévoûment?

KŒNIGSMARK.

Fi donc! cher prince! est-ce que vous ne me l'avez pas payé d'avance?

BUSCHE, à Kœnigsmark.

Il faut avoir l'air gai, n'est-ce pas? (La porte s'ouvre.)

KŒNIGSMARK.

Chut!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, PLATEN, MAITRE KLAUTZ, TRAUGOTT, TRABANS, GARÇONS D'AUBERGE.

MAITRE KLAUTZ, montrant Kœnigsmark à Platen.

Le voilà, monsieur le comte!...

KOENIGSMARK, à Platen.

Qu'arrive-t-il donc, monsieur Platen? est-ce que vous menez ces braves gens en guerre?

PLATEN.

Au nom de Son Altesse, monsieur de Kœnigsmark, vous êtes mon prisonnier.

KOENIGSMARK, à part.

Ah! je respire!... (Maximilien fait un mouvement; Kœnigsmark l'arrête du regard.)

PLATEN.

Rendez-moi votre épée.

KOENIGSMARK.

Pardon! monsieur le comte! vous n'êtes pas du métier!... avec votre permission je la rendrai à l'un de ces messieurs... (A Traugott en lui tendant son épée.) A toi, mon brave!

MAITRE KLAUTZ, bas à Busche.

Qu'est-ce qu'il a donc fait, votre ami?

BUSCHE, très-tranquillement.

Un crime apparemment.

KOENIGSMARK.

Et peut-on vous demander le motif?...

PLATEN.

Vous le saurez plus tard.

KOENIGSMARK.

Pardon de mon indiscrétion.

PLATEN, s'approchant de Busche à demi-voix.

Vous, monsieur Rasimus...

BUSCHE, à part.

Aïe!

PLATEN.

Je ne vous arrête pas; mais je vous serai obligé de rendre visite à madame la comtesse Platen, qui a quelque chose à vous dire.

BUSCHE, s'inclinant.

Monsieur le comte !...

PLATEN.

Et comme vous pourriez vous égarer en chemin, deux de mes hommes vous accompagneront.

BUSCHE.

C'est trop de bonté !

MAITRE KLAUTZ, à part.

Ah ! c'est un criminel !... (Pendant ce temps Kœnigsmark s'est rapproché de Maximilien, tous deux se serrent la main sans se regarder.)

KŒNIGSMARK.

Marchons, messieurs !... (Il sort au milieu des Trabans ; deux d'entre eux se détachent et viennent prendre Busche. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME

Un oratoire élégant. — Portières de velours.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISABETH, BUSCHE

(Elisabeth est nonchalamment étendue sur un divan et s'évente, Busche est debout devant elle.)

ÉLISABETH.

Ainsi vous m'avez bien comprise, monsieur Rasimus? un poison violent, actif, discret surtout, qui épargne aux mourants les longs discours et les souffrances inutiles, qui puisse tenir au besoin dans le chaton d'une bague, un poison de bonne compagnie, enfin.

BUSCHE.

Oui, madame la comtesse.

ÉLISABETH.

N'est-ce pas d'un semblable poison que vous avez fait l'heureuse expérience sur ce pauvre M. Busche?

BUSCHE.

Oui, madame la comtesse.

ÉLISABETH, souriant.

Je vois à votre air effaré que vous supposez des choses qui sont fort loin de la vérité, je vous jure... rassurez-vous, docteur!... je ne suis pas si méchante que vous le croyez.

BUSCHE.

Oh! madame la comtesse...

ÉLISABETH.

Puisqu'il vous faut ma confidence tout entière, la voici : Je suis au faîte des grandeurs et du pouvoir; je commande ici en reine; on me flatte, on m'admire, on m'envie... J'ai une cour à moi; cour empressée et docile qui ne cherche qu'à deviner mes désirs et à prévenir mes caprices... Cela

serait tout à fait charmant, docteur, si cela était éternel... Malheureusement mon palais est bâti sur le sable et peut s'écrouler en un moment, comme ces demeures enchantées des contes de fée qu'un coup de baguette édifie et fait disparaître... Eh bien! le jour où je serais entraînée dans ces ruines, où de ces splendeurs je serais précipitée dans la honte et l'oubli, ce jour-là, je veux auprès de moi un ami sûr qui me suive dans ma chute et m'aide du moins à tomber avec grâce.

BUSCHE.

C'est d'un grand cœur, madame la comtesse! (A part.) Si tu crois que je suis ta dupe.

ÉLISABETH.

Quand aurai-je ce poison?

BUSCHE.

Mais... le temps de réunir certains éléments... indispensables...

ÉLISABETH, se levant et d'un ton impérieux.

Il me le faut ce soir.

BUSCHE, après un moment de silence.

Vous l'aurez.

ÉLISABETH.

Maintenant, monsieur Rasimus, je ne vous dissimule pas que la discrétion est pour vous une question de vie ou de mort.

BUSCHE.

De mort!...

ÉLISABETH.

C'est à moi que vous devez de ne pas avoir été arrêté avec M. de Kœnigsmark.

BUSCHE.

Mais, madame, je vous jure que j'ignorais...

ÉLISABETH.

Quoi donc?... croyez-moi, docteur, ne jouons pas au plus fin!... votre vie est dans mes mains; servez-moi avec zèle, je vous sauve; essayez de me tromper, je vous abandonne à M. Platen... est-ce clair?

BUSCHE.

Oh!... parfaitement clair. (La porte s'ouvre et Catherine paraît.)

ÉLISABETH, se retournant.

Qui vient là?

BUSCHE, à part.

Ma femme!... seigneur Dieu!... faites qu'elle ne me reconnaisse pas!...

SCÈNE II

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, très-émue.

Pardonnez-moi d'entrer ainsi chez vous, ma sœur;... mais... la nouvelle que je reçois est si écrasante...

ÉLISABETH.

Quelle nouvelle?

CATHERINE, se laissant tomber sur un fauteuil en pleurant.

Ah!... mon mari n'est pas mort!...

ÉLISABETH.

Il n'est pas mort?...

CATHERINE.

Non...

ÉLISABETH, se retournant vers Busche qui a gagné tout doucement la porte.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Rasimus?

CATHERINE, se relevant.

Rasimus!... Il est là!...

ÉLISABETH.

Vous le voyez devant vous...

CATHERINE.

Ah! monsieur! c'est à vous que je dois... car il en a fait l'aveu à M. Schwartz, ma sœur! non content d'empêcher mon mari d'être passé par les armes, il ne l'a pas même empoisonné sérieusement. Il a fait croire à sa mort pour favoriser sa fuite. (Se retournant brusquement vers Busche.) Osez le nier!...

BUSCHE.

Mon Dieu!... j'avoue...

CATHERINE, à Élisabeth.

Et si vous saviez avec cela le joli portrait que monsieur a fait de moi!...

BUSCHE, à part.

Ah! diable!

CATHERINE.

Oh! mais!... un portrait!... je ne vous répéterai pas les épithètes polies, et Dieu en sait le nombre, dont il a bien voulu me gratifier! un mot les résume toutes; je suis un petit monstre! (Se retournant vers Busche.) Vous l'avez dit, monsieur; vous l'avez dit.

BUSCHE.

Hélas! madame, mon seul tort est d'avoir cru au témoignage...

CATHERINE.

Et pourquoi y croire, monsieur?

BUSCHE.

Ce misérable avait un tel air de sincérité...

CATHERINE.

C'est lui qui est un monstre.

BUSCHE.

Ah! le brigand!...

CATHERINE.

Où est-il maintenant? qu'en avez-vous fait?... (A Élisabeth.) Vous savez, ma sœur, que je ne vous importune pas de mes requêtes; mais j'espère que vous trouverez mon ressentiment trop juste pour me refuser de faire donner la bastonnade à M. Rasimus.

BUSCHE, à part.

En voici bien d'une autre!

ÉLISABETH.

Pardon! Catherine! mais j'attends de monsieur un service qui m'oblige à ne pas le faire bâtonner... au moins pour le moment.

CATHERINE.

Oh!... j'attendrai...

BUSCHE, à part.

Allons! il n'y a qu'un moyen de me tirer de là! (Haut.) Écoutez, madame! je vais tout vous dire. Il est à Munich!...

CATHERINE.

A Munich?

BUSCHE.

Oui, madame.

CATHERINE.

Depuis quand? sous quel nom? chez qui? comment le savez-vous? (Georges paraît au fond du théâtre.)

ÉLISABETH.

Silence! voici monsieur le duc...

SCÈNE III

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Ah!... vous n'êtes pas seule, madame?

ÉLISABETH.

Le docteur Rasimus, monseigneur!... (Bas.) Vous savez!... l'homme dont je vous ai parlé.

GEORGES.

Ah!... bien!... (Il regarde Busche, fait une légère inclination de tête à Catherine et se promène pensif de long en large.)

ÉLISABETH, bas à Catherine en indiquant une des portes latérales.

Emmenez le docteur dans cette galerie; vous l'interrogerez à loisir.

CATHERINE, bas à Busche.

Venez, monsieur! vous comprenez qu'il me faut des renseignements précis; c'est à ce prix seul que je vous pardonne.

BUSCHE, à part.

Je n'en sortirai pas!

ÉLISABETH, bas.

N'oubliez pas que je vous attends ce soir.

BUSCHE, s'inclinant.

Madame!... (A part.) Ah! M. de Kœnigsmark! dans quel guêpier m'avez-vous fourré? (Il sort avec Catherine par une des portes latérales.)

SCENE IV

GEORGES, ÉLISABETH.

GEORGES.

Il vous a promis ce poison?

ÉLISABETH.

Oui, monseigneur.

GEORGES.

Et ce Kœnigsmark?

ÉLISABETH.

Il est arrêté.

GEORGES.

Avoue-t-il?...

ÉLISABETH.

On ne l'a pas encore interrogé.

GEORGES.

Sangdieu! je l'interrogerai moi-même.

ÉLISABETH.

Y pensez-vous? vous compromettre avec...

GEORGES.

Achevez ! avec l'amant de ma femme, n'est-ce pas ?

ÉLISABETH.

Rien n'est encore avéré.

GEORGES.

Je vous dis, moi, que j'en suis sûr!... quand j'ai frappé à sa porte, cet homme était avec elle... Pourquoi ne m'a-t-elle pas ouvert tout de suite?... Enfer!... moi qui venais!... — Oui, j'avais la sottise de regretter ma violence... — Le vin m'avait troublé le cerveau apparemment... — Je venais lui en faire mes excuses. — Tête et sang! j'avais bien cru entendre une voix d'homme, mais je n'y avais pas fait attention!... Et si vous saviez de quel air elle m'a reçu, au milieu de ses larmes! (Elisabeth sourit.) Ah!... cela est risible, n'est-ce pas?...

ÉLISABETH.

Vous vous méprenez, monsieur le duc; je souris en songeant à la bizarrerie des hommes qui ne désirent rien tant que ce qui leur échappe... — Avouez que vous l'aimez encore?

GEORGES.

Je la hais!... Par le ciel!... je la hais.

ÉLISABETH.

Et vous êtes jaloux ?

GEORGES.

De mon honneur, de mon nom!... Depuis quand l'orgueil est-il de l'amour?... Je suis Georges de Brunswick! je ne suis pas un Platen!... Trompé! moi! par elle!... On le sait, n'est-ce pas?

ÉLISABETH.

Rien n'a encore transpiré.

GEORGES.

Si!... on le sait! on rit de moi sous cape... Tonnerre!... les rieurs jouent leur tête, entendez-vous?... j'éventrerai le premier qui rira...

ÉLISABETH.

Au nom du ciel, Georges, calmez-vous... Est-ce là ce que vous m'aviez promis?... Si vous voulez qu'on ne rie pas de vous, commencez par ne pas vous trahir vous-même...

GEORGES.

Vous avez raison!... le sang m'étouffe...

ÉLISABETH.

Croyez-moi! pas de scandale, pas de procès, pas de

bruit!... Si, comme tout le fait croire, nous tenons le coupable, rien de plus aisé que de le faire disparaître ! C'est un étranger, personne ne s'enquerra de lui! Quant à madame la duchesse, dont la santé est chancelante, qui s'étonnera?... Vous savez que ces pensées de mort ne viennent pas de moi, mais de vous... Je persiste à croire que votre honneur n'exige pas une si terrible réparation, et que le divorce...

GEORGES.

Non, non ! pas de divorce !... c'est du sang que je veux...

ÉLISABETH.

Attendez au moins que vous ayez des preuves !

GEORGES.

Et quelles preuves voulez-vous de plus?... M. Platen n'a-t-il pas vu cet homme sauter par la fenêtre?... Depuis quand est-il à Hanovre?... où a-t-il connu la duchesse?...

ÉLISABETH.

C'est justement ce qu'il faut lui demander. M. Platen doit l'introduire ici aussitôt que je serai seule.

GEORGES.

Soit! tâchez de savoir s'il n'a pas été à la cour de Zelle.

ÉLISABETH.

Fiez-vous à moi!... Quant au poison, je vous le donnerai ce soir dans le chaton de cette bague.

GEORGES.

Cela suffira ?

ÉLISABETH.

Oui.

GEORGES.

Et... de quelle façon ?...

ÉLISABETH.

Que sais-je?... au premier verre d'eau que demandera madame la duchesse...

GEORGES.

Ah ! ah !... vous avez de la rancune !... ne me dites pas au moins que vous me conseillez le divorce... (On frappe légèrement à la porte du fond.) N'a-t-on pas frappé?... (Élisabeth va à la porte et l'entr'ouvre.)

SCÈNE V

LES MÊMES, PLATEN.

ÉLISABETH.

Qu'y a-t-il ?

PLATEN, entrant et tenant la porte entr'ouverte.

Madame la duchesse, enfermée dans son appartement par ordre de monsieur le duc, a voulu absolument en sortir pour venir parler à Son Altesse.

GEORGES.

Il fallait croiser les hallebardes !

PLATEN.

C'est ce qu'on a fait, monseigneur ;... mais elle les a écartées de la main... Que pouvait-on faire de plus, sans manquer au respect ?...

GEORGES.

Ah !... elle veut me parler !... je la trouve hardie !

ÉLISABETH, à demi-voix.

Voilà déjà que vous vous emportez ! soyez donc maître de vous... Vous voulez vous venger, n'est-ce pas ? Eh bien ! annoncez-lui seulement l'arrestation de M. de Kœnigsmark.

GEORGES.

Pardieu ! oui !... c'est ce qu'il faut...

PLATEN.

La voici qui se dirige vers cette porte, monseigneur.

GEORGES.

Ouvrez... (Platen ouvre la porte toute grande. Sophie paraît sur le seuil. Deux hallebardiers la suivent et s'arrêtent derrière elle.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE.

Monsieur le duc... depuis quand suis-je prisonnière chez moi ?... Je veux sortir, on me barre le passage avec des hallebardes !... c'est avec une escorte que je traverse les galeries du palais !... Daignerez-vous m'apprendre les motifs d'un pareil traitement ?... Il ne fallait pas moins, je vous jure, pour me décider à venir vous chercher... jusqu'ici.

GEORGES.

Madame,... j'ai à m'occuper d'une grave affaire qui me réclame sur l'heure et ne me permet pas de vous répondre. M. Platen voudra bien se charger de ce soin ;... aussi bien a-t-il lui-même quelques questions à vous faire.

SOPHIE.

Monsieur... Platen ?...

GEORGES.

Oui, madame.

SOPHIE.

Et quelle affaire si pressante ?...

GEORGES.

L'arrestation de M. de Kœnigsmark.

SOPHIE, à part.

Kœnigsmark !

ÉLISABETH, à part.

Elle est coupable !...

GEORGES, à Élisabeth.

Venez-vous, comtesse !.. (Entre ses dents.) Misérable !... (Élisabeth lui saisit vivement la main et sort avec lui après avoir jeté un regard de triomphe sur Sophie.)

SCÈNE VII

PLATEN, SOPHIE.

SOPHIE, se parlant à elle-même.

M. de Kœnigsmark est arrêté !

PLATEN.

Oui, madame. (S'asseyant devant une table et s'apprêtant à écrire.) J'accomplis un bien pénible devoir, madame la duchesse, en osant vous demander le nom de l'homme qui cette nuit...

SOPHIE.

Vous vous asseyez, monsieur ?

PLATEN, se relevant.

Daignez m'excuser, madame ! la nécessité de prendre par écrit les réponses de Votre Altesse...

SOPHIE.

Et qui vous dit que je vous répondrai ?...

PLATEN.

J'avais espéré, madame, que les pouvoirs qui me sont conférés par monsieur le duc !...

SOPHIE.

Vous avez raison !... Écrivez, monsieur ! écrivez que M. Platen est un faussaire, qu'il m'a mariée au duc Georges par une fourberie de laquais, que son audace ne fait pas oublier sa bassesse et qu'il est bien hardi d'oser interroger sa souveraine !... Eh bien ! monsieur, puisque vous devez écrire mes réponses, écrivez donc !... Pourquoi n'écrivez-vous pas ?

PLATEN.

Madame !... Je m'incline devant la colère de Votre

Altesse... mais elle oublie de me dire le nom de l'homme qu'elle reçoit la nuit dans son appartement.

SOPHIE.

Ah ! c'est de cela qu'on m'accuse !

PLATEN.

Je serais heureux que les réponses de Votre Altesse fissent éclater son innocence ; mais l'heure de ces visites nocturnes ne permet pas de supposer...

SOPHIE.

Vous me prenez pour votre femme ?... Ah !... j'ai tort d'oublier à qui je parle !... Quand le comte Platen interroge, la duchesse de Brunswick ne peut répondre que par le silence !... Je rentre chez moi, monsieur ! dites à vos hallebardiers de me faire escorte ! (Elle sort fièrement ; les deux hallebardiers la suivent, la porte reste ouverte.)

SCÈNE VIII

PLATEN, puis KŒNIGSMARK.

PLATEN.

Hum !... le silence ! le silence !... mauvaise raison de femme qu'on prend sur le fait, et qui se retranche dans sa dignité outragée pour éviter de répondre... (Allant à la porte.) Faites entrer le prisonnier !... (Redescendant la scène.) Une fourberie de laquais !... Comment diable se doute-t-elle ?... L'expression est dure !... faut-il qualifier ainsi une innocente supercherie qui devait assurer le bonheur de la jeune princesse ?... Si la chose a mal tourné, ma foi ! je m'en lave les mains. (Kœnigsmark est amené par des Trabans. Il entre en scène.) Voilà votre prison, monsieur.

KŒNIGSMARK.

Pardon ! un mot !... il s'agit pour moi de peine capitale, n'est-ce pas ?

PLATEN.

Probablement...

KŒNIGSMARK.

Eh bien ! tâchez qu'on abrége les formalités !... Je n'aime pas à attendre.

PLATEN.

J'y ferai mon possible, monsieur. (Il salue Kœnigsmark et rt. La porte se referme.)

SCÈNE IX

KŒNIGSMARK, seul.

Où diable m'ont-ils fourré?... c'est sombre, mais point humide... Diantre! un cachot de velours!... (Touchant une des tapisseries.) On se taillerait de beaux pourpoints dans ces portières... Est-ce un boudoir en deuil ou un oratoire en gaîté? Il doit y avoir des trappes dans le plancher. (Il frappe du pied sur le parquet.) Procédons à une reconnaissance des lieux!... (Il tâte les murs.) Une armoire!... (Il ouvre une petite armoire pratiquée dans un des panneaux.) Malepeste!... de quoi adoucir ma captivité!... (Il tire de l'armoire un flacon et des biscuits.) Le fait est que j'ai eu tant de préoccupations depuis hier que j'ai oublié de déjeuner ce matin... (Il pose le flacon et les biscuits sur la table, remplit un verre, et y trempe un biscuit.) Prenons des forces! on ne sait pas ce qui me pend au nez! c'est mon aventure de cette nuit qui me vaut cela, c'est sûr!... ce qui prouve bien qu'on a tort de porter des nœuds de rubis à la garde de son épée!... élégant, va!... Au fait! est-ce qu'on me prendrait pour... Ah! pauvre duchesse! je n'avais pas songé à cela!... Mais non! elle en sera quitte pour dire la vérité; on me fera pendre, par égard pour la mémoire du prince Maximilien, et pendant ce temps-là le cher prince trouvera bien le moyen d'enlever sa cousine, que diable!... Allons! allons! tout est pour le mieux! (Prenant un second biscuit.) Kœnigsmark! mon pauvre ami, voilà peut-être ton dernier repas! fais-lui honneur!... J'ai toujours aimé l'alicante de mon vivant; qu'il m'aide à faire dans la tombe une entrée un peu joyeuse!... cela réchauffe!... (Il prend un troisième biscuit.) Peste! si je continue, je ferai chez les morts du tapage nocturne!... j'en conterai à Proserpine... si elle est blonde!... Est-elle blonde? oh! les Allemandes!... Elles m'ont fait passer des demi-heures qui ne duraient pas cinq minutes!... toujours de mon vivant!... Et je leur chantais des choses!... (Chantant.)

Ah! Philis, je trépasse!
Daigne me secourir!
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir!

(Tendrement.) *Ia, mein herr!*... Souvenirs mondains!... Baste!... s'il entrait une femme ici maintenant, je me sens en humeur de lui chanter mon dernier refrain!... C'est étonnant comme le voisinage de la mort... et l'alicante me rendent le cœur tendre!... (Élisabeth entre en scène.)

SCÈNE X

KOENIGSMARK, ÉLISABETH.

KOENIGSMARK, se retournant.

Une femme !... (Il repose vivement son verre sur la table.) O Vénus, merci !... (Reconnaissant Élisabeth.) Madame la comtesse Platen !

ÉLISABETH.

Vous me connaissez, monsieur ?

KOENIGSMARK.

Non, je vous reconnais ! (A part.) Soyons gentilhomme !

ÉLISABETH.

Je ne me souviens pas...

KOENIGSMARK.

Vous, c'est possible !... Les étoiles nous éclairent sans nous voir, madame ! mais... nous voyons les étoiles... et nous ne les oublions pas !

ÉLISABETH.

N'était-ce pas à ce bal ?...

KOENIGSMARK.

Oui, madame !... dans le temps même que monsieur le duc vous faisait comtesse. (Mouvement d'Élisabeth.) Entre nous, votre beauté méritait mieux que cela !

ÉLISABETH.

Vous êtes galant !

KOENIGSMARK.

Je suis vrai !.... (Voyant qu'Élisabeth tourne les yeux vers la table.) Ah !... je vous prie de m'excuser si je me suis permis... Je vous avoue, madame, que j'étais à jeun, quand on m'a arrêté... et l'occasion... l'herbe tendre... (A part, pendant qu'Élisabeth le regarde avec curiosité.) Décidément, elle est superbe !... Est-ce qu'on n'aurait pas un peu calomnié cette femme-là ?... c'est la grimace de Platen qui serait bonne à voir !...

ÉLISABETH.

Savez-vous que vous êtes gai pour un homme dans votre position ?

KOENIGSMARK.

Ma foi ! je ne la changerais pas pour une autre ! vous êtes belle à damner un saint, je puis vous le dire sans témoins... Qu'importe après cela ce qu'on veut faire de moi ?

ÉLISABETH.

Permettez, monsieur, vous ne semblez pas vous rendre compte....

KŒNIGSMARK.

Pardon, mille pardons... je me crois un peu condamné à mort. Mais si je n'ai qu'une demi-heure à vivre et que je la passe auprès de vous, je fais un bon marché et je mystifie mes bourreaux.

ÉLISABETH.

Si l'on rapportait ces galanteries à la princesse, elle n'en serait peut-être pas charmée.

KŒNIGSMARK.

Pourquoi donc?

ÉLISABETH.

Mais apparemment vous lui promettiez autre chose en sautant par la fenêtre.

KŒNIGSMARK.

Je lui promettais de n'être pas vu ; malheureusement pour moi je ne sais quel indiscret m'a empêché de tenir ma parole et je suis en prison.

ÉLISABETH.

Ainsi, vous avouez ?...

KŒNIGSMARK.

Que je suis en prison? parfaitement et je ne m'en plains plus.

ÉLISABETH.

Trêve de madrigaux.

KŒNIGSMARK.

Trêve de beaux yeux, alors.

ÉLISABETH.

Vous êtes insupportable... Il n'y a pas moyen de parler raison avec vous.

KŒNIGSMARK.

Et avec vous donc!

ÉLISABETH.

Encore!

KŒNIGSMARK.

Toujours, c'est-à-dire jusqu'à mon trépas, qui me paraît imminent.

ÉLISABETH.

Vous êtes un homme étrange; mais je ne sais pourquoi je

m'intéresse à vous... Je veux vous sauver, si vous le voulez. Le voulez-vous ?

KŒNIGSMARK.

A condition que ?

ÉLISABETH.

Que vous avouerez à monsieur le duc votre commerce avec la duchesse.

KŒNIGSMARK.

Mon commerce? Je lui apportais une bague du prince Maximilien. Ce n'est pas un commerce.

ÉLISABETH.

Est-ce bien vrai ?

KŒNIGSMARK.

Parbleu ! sur ma parole de... futur pendu !

ÉLISABETH.

Et le prince, où est-il ?

KŒNIGSMARK.

Il est mort à Zenta, en brave qu'il était.

ÉLISABETH.

Mort !

KŒNIGSMARK.

A mes côtés. Il retrouva un peu de voix pour me dire : « Kœnigsmark, porte cet anneau à la princesse Sophie, et dis-lui que ma dernière pensée a été pour elle ! » J'ai fait la commission, j'ai été empoigné par un gredin à qui je le revaudrai, si j'en réchappe, et me voilà.

ÉLISABETH.

Vous n'avez pas autre chose à avouer ?

KŒNIGSMARK.

A la justice, non, mais à vous !

ÉLISABETH.

Eh bien ! à moi ?

KŒNIGSMARK.

A vous, je dirais que vos yeux me brûlent le sang, et que si vous vouliez, la dernière heure de ma vie en serait la plus belle.

ÉLISABETH.

Comme vous y allez !

KŒNIGSMARK.

Parbleu ! je n'ai pas le temps de prendre par quatre chemins ! Du moment que je vous ai vue, j'ai résolu que votre cœur serait à moi ! Je comptais me faire présenter au duc,

vous faire une cour longue et respectueuse, vous toucher à force de dévoûment... Mais la mort interrompt mes projets; que voulez-vous que j'y fasse? Il me faut supprimer le préambule ou le dénoûment; mettez-vous à ma place.

ÉLISABETH.

Vous êtes fou, monsieur le comte, en vérité vous êtes fou. Jamais on ne m'a parlé de la sorte.

KŒNIGSMARK.

C'est que ma position n'est pas ordinaire non plus. Elle m'exempte de l'étiquette. Je suis peut-être le seul homme qui puisse, sans mentir, vous offrir toute sa vie, songez-y.

ÉLISABETH, riant.

En vérité, je ne sais pourquoi je vous écoute; vous me dites des choses de l'autre monde.

KŒNIGSMARK.

Ma foi, peut s'en faut.

ÉLISABETH.

La mort vous est donc indifférente?

KŒNIGSMARK.

Il y a si longtemps que nous nous connaissons... de vue! Voilà quinze ans que nous jouons ensemble sur tous les champs de bataille... Un peu plus tôt, un peu plus tard, comme dit la chanson! La différence ne vaut pas une épingle.

ÉLISABETH.

Si vous m'aimez pourtant: mais je ne peux le croire.

KŒNIGSMARK.

Parbleu! qu'un autre vous en donne une meilleure preuve! Trouvez-moi beaucoup d'amoureux au pied de la potence!

ÉLISABETH.

Il est vrai...

KŒNIGSMARK, riant.

Ah! vous en convenez!

ÉLISABETH.

Il le faut bien, mais cela ne vous avance guères; moi je ne vous aime pas.

KŒNIGSMARK.

Tant mieux, vous me pleurerez moins.

ÉLISABETH.

C'est-à-dire que vous n'avez pas grande estime pour les femmes, n'est-il pas vrai?

KŒNIGSMARK.

Moi? je vous jure...

ÉLISABETH.

Vous avez peut-être raison, car vous avez dû plaire à beaucoup... Pas de modestie, ce n'est pas un compliment. Je ne vaux pas mieux qu'une autre, mais avec vous du moins j'aurai le mérite de la franchise. Vous me plaisez; je vous offre la vie, le grade de colonel des gardes, et... peut-être... comment disait donc madame de Villedieu?... un peu d'estime!

KŒNIGSMARK.

Voilà un vilain peut-être.

ÉLISABETH.

Je ne vous demande en retour que votre dévoûment. Acceptez-vous?

KŒNIGSMARK.

Parbleu!... Mon dévoûment commencera-t-il bientôt?

ÉLISABETH.

Je vais le mettre à l'épreuve... Le duc va repasser par ici, avant de partir pour la chasse! Vous lui raconterez que son frère a été l'amant de la princesse avant son mariage, et qu'en mourant il lui a renvoyé son anneau de fiançailles... C'est à peu près la vérité; cela suffira pour... Le reste me regarde. Eh bien!

KŒNIGSMARK.

C'est parfaitement combiné. Vous êtes une forte tête, mon ange. En sorte que pour ce petit mensonge, je serai sain et sauf, colonel des gardes et...

ÉLISABETH.

Peut-être.

KŒNIGSMARK.

C'est bien tentant. Mais voyez ma vertu, je refuse.

ÉLISABETH.

Quoi!...

KŒNIGSMARK.

Vous êtes pourtant bien belle! mais j'aime mieux être pendu que d'obtenir à ce prix... un peu d'estime... Voilà tout!

ÉLISABETH.

Ce n'est pas sérieux, je pense.

KŒNIGSMARK.

La pendaison? c'est la chose la plus sérieuse de la vie.

ÉLISABETH.

Finissez ce badinage.

KOENIGSMARK.

Voilà bien les femmes! vous croyez que je badine parce que je préfère la corde à une infamie, sans phrase et sans poing sur la hanche! J'ai toujours détesté ces gens qui ont besoin de se mettre en colère pour prendre de grands partis, et jamais de ma vie on ne m'a entendu hausser le ton si ce n'est pour entonner une chanson à boire! Mais quand je dis non, c'est non.

ÉLISABETH.

Vous ne vous jouez pas de moi?...

KOENIGSMARK.

Oui, c'est bizarre n'est-ce pas, qu'un pauvre gentilhomme, un officier d'aventure, tranchons le mot, ne soit pas un chenapan. Que voulez-vous? ce sont des préjugés de naissance.

ÉLISABETH.

Et ce grand amour dont vous parliez!...

KOENIGSMARK.

Franchement, votre proposition l'a fort refroidi.

ÉLISABETH.

Ainsi vous me méprisez? soyez franc.

KOENIGSMARK.

Moi, vous mépriser, charmante!... Très-parfaitement.

ÉLISABETH.

Songez-vous en parlant ainsi?...

KOENIGSMARK.

Que je serre la corde autour de mon cou? j'ai déjà eu l'honneur de vous exposer mes idées à ce sujet... Vous n'en êtes pas moins la plus belle personne que j'aie rencontrée.

ÉLISABETH.

Assez, monsieur!...

KOENIGSMARK.

Votre statue serait une chose adorable.

SCÈNE XI

LES MÊMES, GEORGES, en costume de chasse.

ÉLISABETH.

Voici le duc, pas un mot.

GEORGES.

Eh bien! madame, vous avez interrogé cet homme?

ÉLISABETH.

Oui, M. le duc... (Après un silence.) Il y a eu erreur complète. Monsieur est innocent.

KŒNIGSMARK, à part.

Tiens!

GEORGES, bas.

En êtes-vous sûre?

ÉLISABETH, bas.

Pourquoi voudrais-je vous tromper?

GEORGES, bas.

Mais cet homme pourtant qu'on a vu s'échapper par une fenêtre!

ÉLISABETH, bas.

Ce n'était pas lui!... A cette heure-là même, M. de Kœnigsmark était au bal, près de moi. Il n'y a pas de doute possible!... Je suis même étonnée que vous ne le reconnaissiez pas!

GEORGES, bas.

Mais alors, M. de Kœnigsmark sait donc?...

ÉLISABETH, bas.

Rassurez-vous?... J'ai parlé de façon à ne rien lui laisser deviner.

GEORGES, bas.

Et je ne trouverai pas le misérable qui ose me déshonorer!

ÉLISABETH, à part.

Au fait!... cela ne disculpe pas la duchesse.

GEORGES, à Kœnigsmark.

Monsieur, je suis fâché de la méprise qui vous a fait arrêter et je vous en fais mes excuses...

KŒNIGSMARK, s'inclinant.

Monseigneur!...

GEORGES.

Au reste, je vous connais de réputation, monsieur de Kœnigsmark, et je me félicite de vous recevoir à ma cour... Ne venez-vous pas de faire la guerre aux Turcs?

KŒNIGSMARK.

Oui, monseigneur.

ÉLISABETH.

M. de Kœnigsmark venait vous annoncer la mort du prince Maximilien, votre frère.

GEORGES.

Quoi! mon frère est mort? est-ce bien vrai? Parlez, monsieur.

KŒNIGSMARK.

Monseigneur, il n'est que trop vrai; mort à Zenta, dans mes bras. J'ai reçu ses derniers soupirs et ses dernières paroles : « Kœnigsmark, m'a-t-il dit en ouvrant un œil mourant, va trouver le duc mon frère, et dis-lui que je lui pardonne!... »

GEORGES.

Il me pardonne! parbleu, il est trop honnête!...Eh bien! moi aussi je lui pardonne, puisqu'il est mort. C'était mon frère après tout.

ÉLISABETH.

M. de Kœnigsmark a été fort de ses amis; en vous l'attachant vous honoreriez la mémoire du prince!

GEORGES.

Honorons sa mémoire, puisqu'il est mort, j'y consens. Je nomme monsieur au poste de... de quoi, comtesse?..

ÉLISABETH.

Monsieur est un vaillant soldat, monseigneur; vous ne sauriez trop vous entourer de gens de sa trempe. Vous n'avez pas encore remplacé votre colonel des gardes, je crois?...

GEORGES.

Monsieur lui succédera, c'est entendu... Je vais donner ordre à Platen de le présenter à sa compagnie. Adieu, comtesse. (Baissant la voix.) J'ai besoin de courir la forêt pour m'étourdir un peu! (A Kœnigsmark.) Monsieur! vous entrez en fonction dès aujourd'hui. Je compte sur vous!

KŒNIGSMARK.

Monseigneur...

GEORGES.

Vous souperez avec nous, monsieur de Kœnigsmark... Et si vous savez boire, nous vous tiendrons tête!... Une curée aux flambeaux pour terminer le souper!... cela vous convient-il, comtesse?... Souhaitez-moi bonne chasse!... (A Kœnigsmark.) A tantôt. (Il sort.)

SCÈNE XII

KŒNIGSMARK, ÉLISABETH.

KŒNIGSMARK.

Me voilà colonel, mais sans condition, madame; autrement...

ÉLISABETH.

Tout cela n'était qu'une épreuve où je mettais votre honneur, mauvaise tête! Me méprisez-vous encore?

KŒNIGSMARK.

Vous êtes tout à fait charmante. (A part.) On sait ce qu'en vaut l'aune.

ÉLISABETH.

Ai-je tenu toutes mes promesses?

KŒNIGSMARK.

Mais... pas toutes!...

ÉLISABETH.

Taisez-vous!... ou vous me ferez repentir de mes bontés.

KŒNIGSMARK.

Ah! comtesse! vous les gâtez en ne les couronnant pas.

ÉLISABETH.

Vous me forcez à vous quitter la place; adieu, colonel... Ah! c'est M. Platen ou moi qui donnons le mot d'ordre pour la garde du palais!... c'est donc à lui que vous le demanderez... à moins que vous ne préfériez venir me le demander à moi-même. (Elle sort.)

SCÈNE XIII

KŒNIGSMARK, seul.

Très-bien!... je le connais, son mot d'ordre : — Amour et discrétion! — Allons! Kœnigsmark, tu n'es pas encore pendu!... D'où vient que je me fais tout bas je ne sais quel reproche?... Bah! cela ne peut pas nuire à la duchesse! je n'en serai que plus à l'aise pour la servir, au contraire! Ne faut-il pas se dévouer pour ses amis?... Et puis, si l'on n'aimait que des anges!... autant vaudrait n'aimer que le vin qu'on ne peut pas boire...

SCÈNE XIV

KŒNIGSMARK, PLATEN, TRAUGOTT et TRABANS au fond du théâtre.

PLATEN.

Monsieur de Kœnigsmark...

KŒNIGSMARK.

Ah! vous venez me conduire au gibet, mon cher bon?... Ne vous dérangez pas. Le vent a tourné.

PLATEN.

Je le sais et je vous en fais mon bien sincère compliment. M. le duc m'a appris la dignité où il vous élève, et m'a chargé de vous présenter à sa garde.

KŒNIGSMARK.

Sur-le-champ, monsieur. Faites-moi rendre mon épée.

PLATEN.

Holà! sergent! rendez son épée à monsieur et faites avancer vos hommes. (Les Trabans entrent; on rend à Kœnigsmark son épée.) Soldats, le duc, notre maître, vous donne M. de Kœnigsmark pour colonel; c'est à lui seul que vous obéirez désormais.

KŒNIGSMARK.

Et vous n'aurez pas affaire à un officier d'antichambre, je vous le promets... (A Platen.) Quelles sont au juste les attributions de mon emploi, monsieur le comte?

PLATEN.

Mais... vous devez veiller à la sûreté du palais, et vous avez la haute main sur tout ce qui s'y passe.

KŒNIGSMARK.

De sorte que, si je le juge à propos — pour éviter un scandale, par exemple — je peux faire arrêter...

PLATEN.

Oh! tout le monde!

KŒNIGSMARK.

Sans exception?

PLATEN, riant.

Hormis son Altesse bien entendu.

KŒNIGSMARK.

Très-bien!... Soldats, empoignez monsieur!

PLATEN.

Hein? que signifie?...

KŒNIGSMARK.

Vous m'avez arrêté, mon bon, je vous arrête; chacun son tour. Pardon si je vous quitte. Affaire de service, monsieur le comte!... La comtesse m'attend pour me donner le mot d'ordre. (Il fait quelques pas pour sortir.)

PLATEN, furieux.

Comment, monsieur!... mais, monsieur, c'est un badinage!... Eh!... monsieur!...

KŒNIGSMARK, se retournant, à demi-voix.

Manche à manche! j'ai la belle! (Il sort.)

PLATEN.

Morbleu! c'est trop fort!... Est-ce qu'il s'entend avec ma femme?... Voilà une méchante plaisanterie, sur ma parole!...

SCÈNE XV

PLATEN, SCHWARTZ, BUSCHE, TRAUGOTT, TRABANS.

SCHWARTZ, entrant vivement, suivi de Busche.

Ah!... monsieur Platen... Dieu soit loué!... nous le tenons! Il est à Munich; — Wittelsbach-Strass... à l'auberge de la *Cigogne*...

PLATEN.

Eh bien! qu'est-ce que cela me fait?

SCHWARTZ.

Comment?... mais il s'agit de Busche! Je vous parle de Busche!

PLATEN.

Il n'est pas mort?

SCHWARTZ.

Non!

PLATEN.

Qu'il aille au diable!

SCHWARTZ.

Donnez-moi quatre trabans et je me charge de l'enlever!

PLATEN.

Eh! morbleu! adressez-vous au colonel des gardes! Je suis arrêté.

SCHWARTZ.

Vous?

PLATEN.

Oui, moi!... par lui!

SCHWARTZ.

Et qui est ce colonel?

PLATEN.

M. de Kœnigsmark...

BUSCHE, à part.

Ah! bah!

SCHWARTZ.

Mais ce n'est pas possible, il y a erreur! je cours chez madame la comtesse...

PLATEN, vivement.

Gardez-vous-en bien!

SCHWARTZ.

Pourquoi?

TRAUGOTT.

Elle donne le mot d'ordre au colonel!

SCHWARTZ de l'air d'un homme qui comprend.

Ah!...

PLATEN, à Traugott.

De quoi te mêles tu, toi?

BUSCHE, à part.

Tiens! tiens! je suis enchanté de savoir qu'il se porte bien.

TRAUGOTT, à Platen.

Allons, monsieur le comte, il faut nous suivre.

PLATEN, à Schwartz.

Vous voyez!

SCHWARTZ.

Croyez que je prends une part bien vive... quoique au fond... je ne pense pas...

PLATEN.

Merci!... (Il reste les yeux fixés sur la porte qui conduit chez sa femme.)

SCHWARTZ, à Busche.

N'importe, il ne faut pas perdre une minute, monsieur Rasimus!... vous allez partir avec moi pour Munich!

BUSCHE.

Hein?...

SCHWARTZ.

C'est bien le moins que vous deviez à madame Busche! vous servirez d'appât.

BUSCHE, à part.

Bonté du ciel! il faut que je m'arrête moi-même à présent!

SCHWARTZ.

Allons!...

PLATEN, à Traugott qui vient lui toucher l'épaule.

On vous suit, que diable! on vous suit... (Il sort emmené par les Trabans, Schwartz entraîne Busche. La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME

Une salle du palais. Au fond une grande fenêtre donnant sur la cour. Le théâtre est éclairé par des flambeaux.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISABETH, PLATEN; ils entrent.

PLATEN.

Je vous dis que je suis furieux, madame! cela passe la plaisanterie, que diable! Si vous croyez qu'il est gai de se morfondre trois heures d'horloge, au fond d'un corps de garde, entre une pipe et un verre de bière!...

ÉLISABETH.

Ce n'est pas à moi qu'il faut vous en plaindre, mon cher Platen, mais à M. de Kœnigsmark.

PLATEN.

Eh! madame! si je m'en plains à vous!... qui donc l'a fait nommer colonel des gardes, s'il vous plaît?

ÉLISABETH.

N'était-ce pas une réparation bien légitime, après la méprise...

PLATEN.

Quelle méprise?... Ce n'est pas lui qui était chez la princesse la nuit dernière peut-être?

ÉLISABETH.

Non!

PLATEN.

Non! c'est à moi que vous ferez accroire?... mais niez donc la lumière du soleil alors.

ÉLISABETH.

Votre soleil vous aveugle, mon cher Platen, et vous empêche d'y voir clair.

PLATEN.

Ce n'est pas monsieur de Kœnigsmark que j'ai vu sauter par la fenêtre?

ÉLISABETH.

Non!...

PLATEN, tirant le nœud de rubis de sa poche.

Et ce nœud de rubis que j'ai ramassé derrière lui?... ce n'est pas une preuve, n'est-ce pas?

ÉLISABETH, prenant le nœud de rubis.

Ce nœud de rubis? (Elle le met dans sa poche.) quel nœud de rubis?... je ne sais ce que vous voulez dire.

PLATEN.

Ah!... fort bien, voilà qui est franc! le colonel est un dangereux sorcier à ce qu'il paraît.

ÉLISABETH.

Est-ce que vous êtes jaloux?

PLATEN.

Moi?... Dieu m'en garde!

ÉLISABETH.

Vous êtes poli!

PLATEN.

Ma foi, madame, trois heures de prison ne sont pas pour disposer un homme à la politesse. . Songez en somme que je suis intéressé dans la partie, et qu'il y va pour moi...

ÉLISABETH.

De quoi vous plaignez-vous? n'avez-vous pas tout ce qui pouvait tenter votre ambition? de l'influence? des richesses? des honneurs?... Que voulez-vous de plus?

PLATEN.

Un peu de sécurité, madame.

ÉLISABETH.

Eh! monsieur le comte, croyez-vous que j'aie envie de compromettre la mienne?

PLATEN.

Mais enfin, madame, puisqu'il est avéré que la princesse a reçu un homme chez elle, et que cet homme n'est pas M. de Kœnigsmark, qui jetterez-vous en pâture à la colère de M. le duc? ne voyez-vous pas qu'il faut en trouver un autre maintenant.

ÉLISABETH.

Eh bien! vous êtes surintendant de la police, cela vous regarde.

PLATEN.

Et où diable voulez-vous que je le trouve?

ÉLISABETH, riant.

Cherchez !...

PLATEN.

Ah! morbleu!... vous êtes d'une humeur bien charmante ce soir ! (On entend une fanfare.)

ÉLISABETH.

Ecoutez, vous ferez bien d'éclaircir un peu la vôtre ; car voilà M. le duc qui revient de la chasse.

PLATEN.

Et que lui répondrai-je, s'il vous plaît, quand il me demandera le résultat de mes recherches?

ÉLISABETH.

Mon Dieu! ne l'attendez pas, vous n'aurez rien à lui répondre.

PLATEN.

Je suis votre conseil! madame! mais si vous voulez suivre le mien, vous ne lui parlerez pas du mot d'ordre que vous avez donné au colonel des gardes.

ÉLISABETH.

Hâtez-vous! je l'entends qui vient!

PLATEN.

Serviteur!... (Il sort.)

ÉLISABETH.

Ah!... il commence à me fatiguer, M. Platen!

SCÈNE II

GEORGES, ÉLISABETH.

GEORGES, entrant brusquement.

Que viens-je d'apprendre, madame, M. de Kœnigsmark a fait arrêter Platen?

ÉLISABETH, riant.

Hélas! oui; M. Platen l'avait fait arrêter à midi ; il a fait arrêter M. Platen à trois heures. Il paraît qu'il aime à payer ses dettes.

GEORGES.

Et cela vous fait rire?

ÉLISABETH.

Ne voulez-vous pas que je pleure?

GEORGES.

A la bonne heure !... du moment que la chose vous paraît plaisante... mais je vous avoue, comtesse, que je ne me sens pas d'humeur à plaisanter.

ÉLISABETH.

Votre chasse a été mauvaise?

GEORGES, la regardant fixement.

Non!... vous savez bien que j'ai d'autres préoccupations dans l'esprit. Vous figurez-vous que cela s'efface du matin au soir? J'ai reçu une offense qui ne peut se laver qu'avec du sang, madame, et l'offenseur est vivant!... N'y a-t-il aucune nouvelle? n'a-t-on découvert aucune trace?... Tenez! ce qui me met hors de moi, c'est de penser qu'il est peut-être à ma cour, à mes côtés, sous mes yeux! que tout à l'heure il s'inclinera respectueusement sur mon passage, en riant tout bas de ma sottise!... Tonnerre!... si je le tenais!...

ÉLISABETH.

Calmez-vous, Georges! vous m'effrayez!...

GEORGES.

Elle payera pour lui, toujours... Avez-vous vu de quel air elle s'est présentée devant moi, cette chaste et noble dame! N'aurait-on pas dit, à voir son arrogance, l'indignation de la vertu outragée?... Au fait, qu'a-t-elle répondu à Platen?

ÉLISABETH.

Elle n'a pas voulu répondre, monseigneur.

GEORGES.

Oui; elle s'est drapée dans sa dignité, n'est-ce pas? Le silence est commode: mais il ne la sauvera pas!...

ÉLISABETH.

Voyons, Georges, réfléchissez! vous voulez vous venger, je le comprends!... mais n'y a-t-il que la mort qui puisse vous satisfaire? J'admets qu'elle soit coupable...

GEORGES.

Vous admettez?...

ÉLISABETH.

Elle l'est; soit! mais franchement n'a-t-elle pas à invoquer l'excuse de bien des souffrances cachées, de bien des larmes silencieuses!... et sied-il à ceux qui ont fait couler ces larmes de se venger si cruellement?

GEORGES.

Vous voila bien radoucie depuis ce matin.

ÉLISABETH.

Ce matin, je voyais encore madame la duchesse fière, impassible, m'écrasant de son mépris, plongeant dédaigneusement ses doigts dans ce verre que je lui tendais! Je frémissais sous une insulte mal effacée par ce titre de comtesse, qui n'est en somme qu'une honte de plus!... Depuis, je l'ai vue vaincue, prisonnière, pécheresse, et j'ai senti la haine s'en aller de mon cœur.

GEORGES.

Vous êtes bien généreuse; je n'ai pas tant de magnanimité, moi!

ÉLISABETH.

Mais enfin! .. à quoi vous avance cette mort? Sera-ce un bon moyen de découvrir son complice, que de la tuer?... et ce complice d'ailleurs, sait-on seulement s'il existe?

GEORGES.

Morbleu! voilà deux fois que vous mettez en doute une chose évidente, prouvée!

ÉLISABETH.

En quoi? M. Platen a vu un homme s'échapper des appartements de la princesse. Eh bien! Son Altesse n'a-t-elle pas des femmes autour d'elle? et n'avons-nous pas ici assez de jeunes seigneurs et de pages en quête d'aventures? Enfin, c'est possible! vous n'avez seulement pas songé à cela, il faut que ce soit moi qui vous le dise. (Georges sans répondre frappe sur un timbre, un page entre en scène.)

GEORGES, au page.

Allez dire à madame la duchesse que je l'attends ici. (Le page s'incline et sort Georges revient à Elisabeth.) Et si elle est coupable, que me conseillez-vous donc? un procès, qui livrera mon nom aux risées d'une cour aulique?

ÉLISABETH.

Il n'y a pas besoin de procès pour envoyer madame la duchesse dans votre château d'Ahlden... c'est une demeure seigneuriale qui convient à ses goûts de retraite et de solitude... Elle y vivra dans le silence et l'oubli, entourée de vassaux qui l'aimeront, qui la béniront!... Qu'avez-vous?

GEORGES.

Je vous écoute.

ÉLISABETH.

Et ce que je dis vous étonne, n'est-ce pas?... Je suis donc tombée bien bas que je ne puisse pas avoir un bon mouvement sans exciter votre surprise! Ah! voilà mon châtiment, Georges! on ne peut même pas croire à une bonne pensée

venant de moi!... Eh bien! je suis lasse d'être méchante! c'est assez qu'on me méprise, je ne veux pas qu'on me déteste!

GEORGES.

Voilà de beaux sentiments, sans doute! mais vous m'avouerez bien que vous ne m'y aviez pas accoutumé.

ÉLISABETH, à part.

Ah!... c'est que je n'aimais pas!

SCÈNE III

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE.

Vous m'avez demandée, monsieur le duc, que me voulez-vous?

GEORGES.

Vous adresser une seule question!

SOPHIE.

Ah! vous daignez m'interroger vous-même? Est-ce dans l'espoir que ma réponse sera pour madame l'occasion d'un nouveau triomphe?

ÉLISABETH.

Vous vous trompez, madame la duchesse: je ne désire d'autre triomphe que le vôtre... (Bas en passant près de Sophie.) Niez tout!

SOPHIE, à haute voix.

Que me conseillez-vous de nier, madame? (Mouvement d'Elisabeth.)

GEORGES, fronçant le sourcil.

Décidément, comtesse, vous êtes trop généreuse! (A Sophie.) Ce que madame vous conseille de nier, c'est que vous ayez reçu un homme chez vous, cette nuit.

SOPHIE.

Pourquoi le nierais-je, puisque cela est?

GEORGES, avec fureur.

Ah! vous l'avouez!...

SOPHIE.

Oui!...

GEORGES.

Le nom de cet homme, madame?

SOPHIE.

Mon Dieu, ne vous emportez pas! c'est M. de Kœnigsmark.

GEORGES, regardant Elisabeth.

Kœnigsmark!...

ÉLISABETH, vivement.

Eh bien! oui! je le savais; mais ce que je savais aussi, c'est que M. de Kœnigsmark venait apporter à madame la duchesse les dernières paroles, la dernière pensée du prince Maximilien, votre frère!... Fallait-il le livrer à votre aveugle colère, qui ne parlait que de vengeance et de meurtre? Je vous ai épargné un crime, je m'en applaudis.

GEORGES.

Mais en écartant mes soupçons de M. de Kœnigsmark, vous les laissiez planer sur ma femme.

ÉLISABETH.

Cela n'est pas, puisque à l'instant même vous me reprochiez le contraire!

SOPHIE, avec ironie.

Madame a bien voulu me défendre?

GEORGES.

Et pourquoi le recevoir à cette heure de la nuit? pourquoi, quand je frappe, le faire échapper par une fenêtre?

SOPHIE.

Pourquoi? parce qu'il fallait bien me cacher, même de cet adieu d'un mort!... parce que vous m'avez accoutumée à trembler devant vous, monsieur! parce que vous m'auriez reproché mes larmes comme un crime, si vous en aviez su la cause!

GEORGES.

Ah! ces larmes étaient pour Maximilien!

SOPHIE.

Hélas! il faut bien que quelqu'un le pleure!

GEORGES.

Dites que vous l'aimez encore!

SOPHIE.

Oui, je l'aime... je l'aimais avant de vous connaître et vous le saviez!...

GEORGES.

Et c'était par amour pour lui que vous aviez tant d'horreur de moi, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Ah! monsieur le duc!... que le duché de Zelle excitât

votre convoitise, que votre ambition voulût s'assurer des droits à une couronne royale, je le comprends! mais vous ne prétendiez pas être aimé, je suppose!

GEORGES.

Non, madame, et je ne vous aimais pas!... Ah! vous pleurez mon frère! Il vous a donc laissé un bien tendre souvenir, ce bel amoureux!... Soyez franche jusqu'au bout! Il allait à la cour de Zelle avant votre mariage; en est-il resté aux soupirs et aux respects?... Il est permis d'en douter quand on voit de quel air vainqueur il vous menait une aventure galante! demandez à madame la comtesse!

SOPHIE.

Je dédaigne de me défendre, comme je dédaigne d'accuser!

GEORGES.

Vous dédaignez!... mais remerciez-moi donc plutôt de vous offrir un si beau prétexte à faire casser notre mariage!... Il n'en faut pas plus pour obtenir le divorce! N'est-ce pas cela que vous voulez?... Vous le pleurerez à votre aise, votre Maximilien!... Ah! vous me méprisez! vous me haïssez!... Eh bien! non! cette chaîne qui vous est odieuse, rien ne la brisera, entendez-vous! vous la sentirez toujours plus pesante et plus étroite! vous resterez liée à moi jusqu'à la mort!... c'est là ma vengeance!... Et quand, par hasard, j'irai frapper à votre porte, souvenez-vous que vous êtes ma femme pour que je ne vous rappelle pas que vous êtes ma servante! Et je vous défends de pleurer! et je veux que vous soyez souriante!... Et je vous forcerai bien à plier devant moi, madame!... (Il fait un pas vers Sophie avec un geste menaçant.)

ÉLISABETH, se jetant entre Georges et Sophie.

Monsieur le duc!

SOPHIE, fièrement.

Madame!... je vous défends de vous mettre entre mon mari et moi!... je vous le défends!... (Élisabeth s'écarte.)

GEORGES, se remettant.

Vous m'avez entendu? réfléchissez bien à ce que je vous ai dit! Comme, après tout, vos amours ne sont plus de ce monde, je vais lever l'ordre qui vous fait prisonnière. Mais pour couper court aux méchants propos, je veux que vous paraissiez en public auprès de moi, et vous viendrez me rejoindre à souper... Je vous laisse le temps d'essuyer vos larmes!... Ne comptez plus trouver en moi un mari, mais un maître!... A bientôt! (Il sort.)

ÉLISABETH, venant auprès de Sophie.

Je sauve M. de Kœnigsmark! je fais taire mon ressenti-

ment! j'affirme votre innocence! Je décide M. le duc à vous voir! Je veux vous défendre de ses violences!... et vous m'insultez!

SOPHIE.

Sortez, madame!... sortez!

ÉLISABETH.

Oui, je sors!... mais pour retrouver derrière cette porte toutes les mauvaises pensées que j'avais chassées de mon cœur!... Ah! je voulais renaître à une vie nouvelle! j'avais honte de moi! Je me sentais touchée de vos peines! et voilà ma récompense!... Sottise et duperie que tout cela! Je relève la tête, madame! Je redeviens la comtesse Platen! la rivale préférée et triomphante! Chassez-moi! c'est bien!... vous saurez comment je pardonne les injures! (Elle sort.)

SCÈNE IV

SOPHIE, seule.

Cette femme me tuera!... Eh bien! n'est-ce pas ce qui peut m'arriver de plus heureux?... ne suis-je pas perdue? irréparablement perdue?... Est-ce qu'il me reste un ami?... M. de Kœnigsmark?... que voulait-elle dire?... Elle l'a sauvé?... Ah! la tête me fait mal! Je me révolte sous l'outrage, et ensuite je suis toute brisée! Dans quel abîme je suis, mon Dieu!... Maximilien! cher Maximilien!... Et il ne faut pas que je pleure! et cet homme veut que j'aille sourire à ses amis et m'asseoir à sa table!... auprès de madame Platen peut-être!... Ah! qu'il m'y fasse donc traîner par ses trabans!

SCÈNE V

SOPHIE, KOENIGSMARK.

KOENIGSMARK, entrant avec précaution.

Madame!...

SOPHIE.

M. de Kœnigsmark!...

KOENIGSMARK.

Votre Altesse ne savait-elle pas que j'étais libre?

SOPHIE.

Je l'ignorais, monsieur, et j'ai tout dit à monsieur le duc!

KOENIGSMARK.

Vous avez bien fait, madame! la vérité était votre meilleure défense!

SOPHIE.

Mais... vous ?

KŒNIGSMARK.

Eh bien !... puisqu'il n'y a plus de crime, j'aime à croire qu'il n'y a plus de criminel...

SOPHIE.

Et c'est à madame Platen que vous devez ?...

KŒNIGSMARK.

Qui vous l'a dit ?

SOPHIE.

Elle-même !

KŒNIGSMARK, avec embarras.

Je lui dois en effet la liberté, madame, et le grade de colonel des gardes.

SOPHIE.

Ah !

KŒNIGSMARK.

Vous étiez en danger !.. je voyais dans la faveur qui m'était offerte une condition de salut pour vous-même !... Je n'ai pas hésité !... Je me demande seulement comment elle va se tirer de là maintenant !

SOPHIE.

Oh ! rassurez-vous ! elle s'en est déjà expliquée avec M. le duc !

KŒNIGSMARK.

Et monsieur le duc ?...

SOPHIE.

N'a de colère que pour moi, monsieur ! Forcé de reconnaître mon innocence, il s'est emporté en reproches et en injures contre ce qu'il y a de plus pur dans ma vie, mon amour pour Maximilien ! (Pendant ces dernières paroles, Maximilien, vêtu en traban, a paru au fond du théâtre et s'est arrêté sur un signe de Kœnigsmark.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAXIMILIEN.

KŒNIGSMARK.

De sorte que si, par un miracle, monsieur le duc revoyait son frère, il ne lui ferait pas bon accueil, n'est-ce pas ?

SOPHIE.

Hélas ! que dites-vous là !...

KŒNIGSMARK.

Oui, je crois que le prince ferait bien de se cacher... sous l'uniforme de quelque traban, par exemple !

SOPHIE.

Ah ! les morts ne reviennent pas !

KŒNIGSMARK.

Quelquefois !... Ce qui leur fait peur... ce n'est pas le danger qu'ils peuvent courir assurément, mais... le trop de joie qu'ils peuvent causer... Tenez ! vous-même, si le prince paraissait devant vous, je suis sûr que vous ne pourriez pas vous empêcher de pousser un cri, un cri perçant qui donnerait l'éveil peut-être, et pourrait le perdre !

SOPHIE.

Mon Dieu !... que dites-vous ?

KŒNIGSMARK.

Je dis tout simplement qu'il m'est arrivé un ancien camarade qui assure... Il est là !... si vous voulez lui parler !... et si vous trouvez qu'il ressemble... à quelqu'un... eh bien !... il ne faut pas crier, madame !... (Pendant les derniers mots de Kœnigsmark, Maximilien s'est approché de Sophie et s'est agenouillé devant elle ; tremblante, elle se baisse vers lui, le reconnaît, et semble prête à pousser un cri ; Kœnigsmark reprend tout doucement.) Il ne faut pas crier !...

SOPHIE, à demi-voix.

Ah !... Maximilien !... seigneur Dieu !... Maximilien ! (Elle se laisse tomber sur un fauteuil.)

MAXIMILIEN.

Sophie !... (Un silence. Kœnigsmark se tient à l'écart.) Et vous avez cru que je pouvais en aimer une autre !

SOPHIE.

Il vit !

MAXIMILIEN.

Je sais tout ce que vous avez souffert !

SOPHIE.

Ah !... je ne le sais plus !

MAXIMILIEN.

Chère Sophie !

SOPHIE.

Cher... cher Maximilien !

MAXIMILIEN.

C'est Dieu qui m'a sauvé pour vous défendre ! pour vous venger !...

SOPHIE.

Dieu ?... je ne lui demande plus rien !

KOENIGSMARK, à part.

Rien, ce n'est pas assez ! (Haut.) Il ne faut pourtant pas, madame, que le ciel se soit mis en frais d'un miracle pour n'aboutir qu'à vous laisser aux mains de monsieur le duc !... J'avais déjà tout préparé pour votre fuite ! Un compagnon de plus, et celui-là surtout, n'est pas pour nous détourner de nos projets !

MAXIMILIEN.

Oui, Sophie ! il faut fuir !

SOPHIE.

Avec vous ?... (Se levant.) Ah ! vous me rappelez à moi-même... Je suis la femme de votre frère !

KOENIGSMARK.

Mais, madame !... il ne s'agit pas de fuir au bout du monde... c'est au château de Zelle, chez votre père, que nous voulons vous conduire; c'est à lui que nous voulons confier le soin de votre honneur et de votre renommée !... Votre père pour témoin, la cour aulique pour juge, le divorce pour but, et peut-être... un autre mariage en perspective, voilà notre plan de campagne ! En avez-vous un meilleur à nous proposer ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, BUSCHE.

BUSCHE.

C'est moi !...

MAXIMILIEN, à Sophie.

Ne craignez rien !... c'est mon vieux précepteur, réduit à se cacher, comme moi, sous un déguisement.

BUSCHE, à Maximilien.

Vous ici !

KOENIGSMARK.

Vous y êtes bien !

BUSCHE.

Moi ! c'est pour échapper à M. Schwartz. Je vous expliquerai cela !... Et puis il fallait bien que j'apportasse le poison.

KOENIGSMARK.

Quel poison ?

BUSCHE.

Celui qu'on m'a demandé!... Cela vous étonne?... c'est logique pourtant! Vous me faites travailler les poisons ; on me demande du poison, le voilà!... (Il montre une fiole.) Rassurez-vous... il ne fera de mal à personne!

KŒNIGSMARK.

Et qui diable?...

BUSCHE.

Madame Platen, parbleu!... voilà le mot d'ordre qu'elle m'a donné à moi... Et à vous?... car on sait de vos nouvelles, monsieur le colonel!

KŒNIGSMARK.

Chut!... (A Sophie.) Eh bien! madame, vous voyez qu'il n'y a pas à hésiter?... le temps presse... quand partons-nous?

BUSCHE.

Ah! l'on part!... tant mieux!

SOPHIE.

Vous croyez donc que cela peut réussir?

KŒNIGSMARK.

Si je le crois!

MAXIMILIEN.

Je vous en supplie! ne perdons pas un jour! nous avons des chevaux, partons ce soir même!...

SOPHIE, souriant.

Ne sera-ce pas trop tôt pour M. de Kœnigsmark?

KŒNIGSMARK.

Au contraire, madame! Je suis encore colonel des gardes, j'ai le mot d'ordre qui peut nous servir en cas de surprise!... Qui sait si demain?...

SOPHIE.

Et ce mot d'ordre, quel est-il?

KŒNIGSMARK.

Un mot arabe : Allah!... gravé dans le chaton d'une bague que j'ai montrée à madame Platen.

SOPHIE.

Avez-vous cette bague?

KŒNIGSMARK.

Je ne l'ai plus, madame!

SOPHIE.

Vous avez un dévoûment que rien n'arrête!... Eh bien! ce soir, puisque vous le voulez... je vous attendrai à minuit.

Vous, Maximilien, allez vous poster à la petite grille du parc ; j'ai seule la clef de cette grille et je vous l'enverrai par mon page... (A Kœnigsmark.) Ce passage n'est pas gardé ; on peut y mettre les chevaux, n'est-ce pas ?

KŒNIGSMARK.

Parfaitement.

SOPHIE.

J'emmène mademoiselle de Knesebeck.

MAXIMILIEN.

Bien !

SOPHIE, à Maximilien.

Vous connaissez la porte de mon pavillon, près la pièce d'eau?

MAXIMILIEN.

Oui !

SOPHIE.

A minuit !... Maintenant il faut nous séparer... Maximilien !... est-ce que vraiment... Dieu permettrait ?... (Lui tendant la main.) Je suis folle de joie !... (Elle sort.)

SCÈNE VIII

KOENIGSMARK, MAXIMILIEN, BUSCHE, puis UN PAGE.

MAXIMILIEN, très-ému.

Ah ! Kœnigsmark !...

KOENIGSMARK.

Eh bien ?

MAXIMILIEN.

Cela ne ressemble pas au jour où je voulais me faire tuer par les Turcs ! (Un page entre en scène.)

KOENIGSMARK.

Silence !

LE PAGE.

M. le duc fait chercher partout M. de Kœnigsmark et le prie de le rejoindre à table...

KOENIGSMARK, bas à Maximilien.

Diable ! votre frère sait que j'ai vu la duchesse !... et de votre part !... N'importe, il vaut mieux affronter le danger que de s'en laisser surprendre... Ce n'est évidemment pas pour me faire pendre, mais pour me faire boire qu'il m'attend à table. Et je ne boirai pas plus qu'il ne faut... (Au page.) Je me rends aux ordres de Son Altesse. (Bas à Maximilien.) Je serai dans une heure au *Lion d'Or*.

MAXIMILIEN.

C'est bien ! (Il sort.)

LE PAGE, bas à Busche qui essaye de sortir à la suite de Maximilien.

Madame la comtesse Platén vous attend, monsieur.

BUSCHE, à part.

Aïe !

KŒNIGSMARK, bas à Busche.

Vous ne suivez pas le prince ?...

BUSCHE, en lui montrant le page et la fiole, bas.

Impossible !...

KŒNIGSMARK, bas.

Ah ! ah !... rendez-vous au *Lion d'Or*... ne l'oubliez pas. (Il sort.)

SCÈNE IX

BUSCHE, LE PAGE, puis CATHERINE.

BUSCHE, à part.

Allons ! espérons que c'est la fin. (Au page.) Où trouverai-je madame la comtesse ?

LE PAGE.

Suivez-moi, monsieur. (Catherine entre en scène.)

CATHERINE, à Busche.

Pardon ! ma sœur vous attend, je le sais ;... mais je voudrais d'abord vous dire deux mots, monsieur Rasimus !

BUSCHE, à part.

Encore !

CATHERINE, au page.

Allez ! (Le page sort.)

SCÈNE X

BUSCHE, CATHERINE.

CATHERINE, vivement.

Docteur ! je viens vous faire une proposition... M. Schwartz, je le sais, avait médité une expédition pour enlever M. Busche de vive force !... mais, tout réfléchi, son idée est dangereuse et nous y avons renoncé !

BUSCHE, à part.

Ah ! tant mieux !

CATHERINE.

Le coup peut manquer, et, si monsieur Busche nous échappait une fois, il ne s'y laisserait certainement pas reprendre.

BUSCHE.

C'est probable!

CATHERINE.

Il m'est donc venu une autre idée!

BUSCHE.

Ah!

CATHERINE.

Vous savez à quoi vous en tenir sur le compte de monsieur Busche, n'est-il pas vrai?

BUSCHE.

Oui, madame.

CATHERINE.

Vous savez tout ce qu'il m'a fait souffrir.

BUSCHE.

Oui, madame.

CATHERINE.

Et vous seriez heureux sans doute de pouvoir réparer le tort involontaire que vous m'avez fait?

BUSCHE.

Oui, madame.

CATHERINE.

Eh bien! docteur, vous le pouvez!

BUSCHE.

Comment cela?

CATHERINE.

Monsieur Busche ne se défie pas de vous, n'est-ce pas?

BUSCHE.

Non, madame.

CATHERINE.

Il serait même heureux de vous revoir peut-être?

BUSCHE.

Peut-être!

CATHERINE.

Dès lors, docteur, quoi de plus facile que d'aller le trouver à Munich, et là, après les premiers compliments, en tête-à-tête, amicalement...

BUSCHE.

Eh bien ?

CATHERINE, très-gracieusement.

De recommencer l'expérience ?

BUSCHE.

L'expérience ?

CATHERINE.

Vous voyez que c'est simple! mais les idées simples ne vous viennent jamais d'abord. Il est inutile d'ajouter que ma reconnaissance...

BUSCHE.

Comment! vous voulez...

CATHERINE, souriant.

Oui.

BUSCHE, avec éclat.

M'empoisonner!

CATHERINE.

Hein ?

BUSCHE, ôtant sa perruque

Ah! au diable!... Oui, madame! je suis Busche! le seul, l'unique Busche! et c'est le châtiment qui se dresse devant vous, madame! tremblez!

CATHERINE, tombant sur un fauteuil.

Au secours! à moi!

BUSCHE.

Ah! mon Dieu! elle appelle!

CATHERINE.

Au secours!

BUSCHE.

Je suis perdu!... (Il court à travers la chambre, se précipite vers la fenêtre et saute au dehors.)

SCÈNE XI

CATHERINE, PLATEN, SCHWARTZ.

CATHERINE, en proie à une attaque de nerfs.

Ah!... ah!... (Schwartz entre vivement en scène suivi de Platen.)

SCHWARTZ.

Qu'y a-t-il?... bonté du ciel! qu'avez-vous ?

CATHERINE.

Là!... là!... par cette fenêtre!... mon mari!... Busche!...

SCHWARTZ.

Busche !...

CATHERINE.

Oui... Rasimus et lui ne sont qu'un !... Il a sauté par la fenêtre, vous dis-je !... Mais courez donc, il vous échappera !...

SCHWARTZ, tirant son épée.

Ah ! scélérat ! (Il court vers la fenêtre et saute.)

PLATEN.

Vous êtes sûre de ce que vous dites !

CATHERINE, se relevant en sursaut.

Si j'en suis sûre !... Et vous, son frère, vous ne l'aviez pas reconnu !

PLATEN.

Vous l'aviez peut-être reconnu, vous, sa femme !

CATHERINE.

Je ne suis pas surintendant de la police, moi !... Ah ! elle est bien faite, votre police ! je vous en fais mon compliment ! Fi ! monsieur, c'est une indignité !... Ne me répondez pas, ou je vous arrache les yeux. (Elle sort.)

SCÈNE XII

PLATEN, puis ÉLISABETH.

PLATEN.

Morbleu ! voilà une sotte histoire !

ÉLISABETH, entrant en scène.

Que se passe-t-il donc ?

PLATEN.

Il se passe que votre Kœnigsmark a d'étranges amitiés, madame, que le docteur Rasimus n'est autre que Busche en personne, et qu'à l'imitation de son noble ami il vient de sauter par cette fenêtre.

ÉLISABETH.

Quoi c'était !...

PLATEN.

Oui, Busche ! — Il paraît que le colonel a des secrets pour vous, madame. Vous a-t-il parlé du moins de certaine clef qu'il attendait, accompagnée de certaine lettre ?

ÉLISABETH.

Que voulez-vous dire ?

PLATEN.

Tenez, madame, voici ce que je viens de trouver entre les mains du page de la duchesse, (Il présente à Elisabeth une petite clef et une lettre décachetée.) Le petit diable n'a jamais voulu me dire pour qui était son message, et, par précaution, je l'ai fait mettre au cachot. Mais le contenu de la lettre dit assez, malgré la discrétion de l'enveloppe, à qui elle s'adresse. Lisez!... c'est charmant... et instructif.

ÉLISABETH, prenant la lettre et lisant.

« Ami, je crois rêver encore, je vais être libre et je le serai par vous. Maintenant que tout est décidé, le temps me paraît bien long; mais il était prudent d'attendre minuit. Je vous envoie la clef de la petite grille, vous trouverez la porte du pavillon entr'ouverte! Est-ce que vraiment je ne rêve pas?... Sophie. »

PLATEN.

Il y a un post-scriptum.

ÉLISABETH.

« Comme je ne suis pas méchante, je souhaite qu'Allah console madame la comtesse!... L'amour passe, mais la bague reste! »

PLATEN.

Qu'en dites-vous?

ÉLISABETH, à elle-même.

Ah! le lâche!... le lâche!... ce n'est pas assez de me sacrifier à cette duchesse, il me livre à ses railleries! Et elle!... Oh! l'honnête femme!... Elle rit de cette bonne fortune de son amant! Il va lui conter l'aventure, et elle rit!... Ainsi il me trompait, il mentait! et moi, aveugle, qui n'ai rien vu, rien deviné! Je pardonnais, j'aimais, et cela prêtait à rire! Ah! le misérable!

PLATEN.

Que comptez-vous faire?

ÉLISABETH.

Vous le demandez? tout dire au duc, avoir un ordre de lui, ce soir, à l'instant même; les tuer tous les deux, lui sous les yeux de sa maîtresse, elle sur le cadavre de son amant!

PLATEN.

Mais vous ne pouvez pas montrer cette lettre à monseigneur!...

ÉLISABETH.

Ah! c'est vrai!... Eh bien! est-ce que ma parole ne suffit pas?

PLATEN.

Et s'il vous demande des preuves?

ÉLISABETH.

Les preuves!... (Jetant les yeux sur la lettre.) « Minuit. » — Nous les lui donnerons à minuit, les preuves.

PLATEN.

Alors rendez-moi cette lettre, que je la fasse remettre au plus vite.

ÉLISABETH, écoutant.

Pas encore!... attendez!... (Georges paraît au fond, un verre à la main.) Voici le duc!... (Kœnigsmark paraît à la suite de Georges.) Kœnigsmark!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GEORGES, KŒNIGSMARK.

GEORGES, à moitié ivre.

Ah! ah! ah! Comment dis-tu cela, Kœnigsmark? (Chantant.)

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

C'est excellent! Ah! pardieu! comtesse, je vous trouve à propos. Kœnigsmark chante!... c'est un plaisir... et boit! (A Kœnigsmark.) Vive Dieu! mon cher, je ne me consolerais pas de vous avoir fait pendre. Il est heureux pour vous que cette bonne comtesse m'ait donné le temps de réfléchir. Platen n'y aurait pas regardé de si près, lui. Pas vrai, Platen?

PLATEN.

Monseigneur.

GEORGES.

Qu'avez-vous? vous voilà plus morose et plus sombre que si vous vous meniez pendre vous-même! Ah! ah! je comprends! l'aventure de tantôt! Vous n'entendez pas la plaisanterie, Platen! Kœnigsmark aime à rire, que diable! et c'est un joyeux compagnon! et qui m'aimera l'aimera!

KŒNIGSMARK, s'inclinant.

Monseigneur!

GEORGES.

Ah! nous allons passer une bonne vie, sangdieu! le matin la chasse, et le soir les chansons! Tu ne me quitteras plus, cher ami!... J'ai enfin trouvé un homme!

KŒNIGSMARK, à part.

Diable! il faut pourtant que je m'en aille!

GEORGES.

Allons, comtesse, vous savez qu'il n'y a pas de bonne fête sans vous! Platen présidera au banquet, comme l'esclave antique, pour nous rappeler que tout n'est pas gai dans la vie! — Viens, Kœnigsmark.

ÉLISABETH.

Mais, monsieur le duc, vous ne songez pas que le service de M. de Kœnigsmark l'oblige à vous quitter.

KŒNIGSMARK.

En effet, monseigneur, c'est l'heure où je dois visiter les postes.

GEORGES.

Ah! que le diable!... — Tu reviendras au moins! songe que je ne veux plus boire sans toi! (Kœnigsmark s'incline et fait quelques pas pour sortir.) Eh bien! tu sors sans baiser cette belle main qui t'a sauvé de la mort! Ah! ce n'est pas galant pour un homme qui a pris leçon de belles manières, à Versailles!

KŒNIGSMARK.

Monseigneur!

GEORGES.

Va! va! je te le permets!... et Platen aussi!

KŒNIGSMARK, baisant respectueusement la main de la comtesse.

Madame!

ÉLISABETH.

Sans adieu, monsieur de Kœnigsmark!

KŒNIGSMARK, à part.

Singulier sourire!

GEORGES.

Je te donne un quart d'heure, pas plus! (Kœnigsmark sort.)

SCÈNE XIV

GEORGES, ÉLISABETH, PLATEN, puis QUELQUES SEIGNEURS.

GEORGES, à Elisabeth.

Venez-vous?

ÉLISABETH.

J'ai deux mots à vous dire, monsieur le duc!

GEORGES.

Oh! de quel air tragique vous me dites cela! je ne suis pas en humeur de m'occuper d'affaires sérieuses, je vous en préviens! j'ai eu assez de soucis aujourd'hui pour avoir le droit de me réjouir un peu!... venez! venez!...

ÉLISABETH.

Il y va de votre honneur, monsieur le duc!

GEORGES.

Ah! mon honneur! Est-ce que vous allez encore me parler de ma femme? laissons ma femme en repos, mille diables! et soyons en joie!

ÉLISABETH.

Elle vous trompe!

GEORGES.

Encore!... Ce n'est pas vrai; vous savez bien qu'elle ne pense qu'à son Maximilien, et il est mort.

ÉLISABETH.

Elle vous trompe, vous dis-je, et Kœnigsmark est son complice!

GEORGES, riant.

Ah! ah! ah! voyons, comtesse, dites-moi des choses que je puisse croire! Kœnigsmark... mon ami!... il songe bien à elle, vraiment!

ÉLISABETH.

J'ai des preuves, entendez-vous?

GEORGES.

Oui, oui! vengeances de femme que tout cela!... où sont-elles ces preuves? je vous défie de me les montrer!...

ÉLISABETH.

A minuit, Kœnigsmark sera chez elle, et ils fuiront ensemble!

GEORGES.

A minuit, Kœnigsmark sera à table, et trinquera avec moi! Encore une fois on nous attend, venez!

ÉLISABETH, bas à Platen.

Platen!... il est ivre!...

PLATEN.

Eh bien?

ÉLISABETH, se décidant et présentant à Georges la lettre de Sophie.

Tenez! monseigneur, voilà une lettre de votre femme!... Est-ce une vision cela?...

PLATEN, bas à Elisabeth.

Malheureuse!

ÉLISABETH, bas.

Laissez donc!...

GEORGES.

Une lettre? (Il prend la lettre.)

ÉLISABETH.

Lisez! (Suivant du doigt ce qu'elle lit.) « Ami! je crois rêver encore, je vais être libre, et je le serai par vous. Maintenant que tout est décidé, le temps me paraît bien long; mais il était prudent d'attendre minuit. Je vous envoie la clef de la petite grille, vous trouverez la porte du pavillon entr'ouverte. Est-ce que vraiment je ne rêve pas?... Sophie. » Est-ce bien sa signature?

GEORGES.

Enfer!...

ÉLISABETH, voulant lui retirer la lettre des mains.

Ne froissez pas cette lettre! il faut la porter à son adresse.

GEORGES, retenant la lettre.

Et après?... qu'est-ce qu'il y a après?

ÉLISABETH, parvenant à reprendre la lettre.

Rien!... que voulez-vous qu'il y ait? votre regard est trouble, mon cher duc!

GEORGES.

Tonnerre! est-ce que vous me croyez ivre?... Ah! l'on se joue de moi! qu'il revienne ce Kœnigsmark!... l'infâme!...

ÉLISABETH.

Ne donnez pas l'éveil!... que l'heure du crime soit celle du châtiment!... un ordre signé de vous, et je me charge du reste.

GEORGES.

Un ordre?... quel ordre?

ÉLISABETH.

Celui de les mettre à mort!... N'allez-vous pas les laisser vivre?

GEORGES.

Non! non! il y aura du sang; à quelle heure dites-vous? (Tendant la main pour reprendre la lettre.) Voyons!

ÉLISABETH.

Minuit.

GEORGES.

C'est bien!... nous veillerons et nous boirons jusque-là! (Il s'assied à une table pour écrire.) Qui l'exécutera, cet ordre?

ÉLISABETH.

Ne vous mettez pas en peine, j'ai des gens pour cela.

GEORGES, cherchant à écrire.

Je... je veux,... moi... Georges...

ÉLISABETH, à part.

Ah! il ne pourra même pas l'écrire.

GEORGES, dans une sorte d'hébêtement, en écrasant la plume sur le papier.

Tue!... tue!... (On entend au dehors une fanfare de chasse; Georges se lève en chancelant.) Ecoutez! c'est la sonnerie de la curée! venez voir, nous écrirons cela après?

ÉLISABETH.

Georges!... s'il vous reste encore une lueur de raison!

GEORGES.

Eh! faites ce que vous voudrez!

ÉLISABETH.

Tenez! votre nom là seulement, rien que votre nom.

GEORGES.

Donnez! (Elisabeth tient le papier sur la table, Georges se penche, écrit et jette la plume.) Le voilà, mon nom; êtes-vous contente?... (S'élançant vers le fond du théâtre.) Tayaut! tayaut!

ÉLISABETH, rendant la lettre à Platen.

Platen! ceci à Kœnigsmark. (Montrant le blanc-seing.) Quant à ce blanc-seing, je me charge de le remplir!...

GEORGES, au fond du théâtre.

Par ici! par ici! messieurs. (Quelques seigneurs entrent en scène. Georges court à la fenêtre et l'ouvre; la lueur rouge des torches qui éclairent la cour se projette dans l'appartement; la fanfare est dans tout son éclat. On entend les aboiements des chiens.) Holà! ho!... les valets de limiers!... arborez le forhu! lâchez les chiens! tayaut! tayaut! (La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME

Le jardin du palais. Au fond une vaste pièce d'eau; un bateau est amarré au rivage. A gauche un des pavillons du palais; on y parvient par un double escalier tournant, sous lequel s'ouvre une voûte praticable ; sur le premier plan une fenêtre faisant face au public ; près de la fenêtre une statue sur son piédestal. A droite, massif de verdure. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

SCHWARTZ, CATHERINE.

(Ils entrent de chaque côté du théâtre ; Catherine va à la rencontre de Schwartz.)

CATHERINE.

Eh bien !

SCHWARTZ.

Eh bien ! il faut qu'il ait disparu sous terre, impossible de le rattraper.

CATHERINE.

Ah Dieu ! l'avoir entre les mains, et perdre une si belle occasion de le faire pendre ! Car on l'aurait pendu, n'est-ce pas?

SCHWARTZ.

Il est certain qu'avec un peu de bonne volonté, une cour de justice, présidée par moi...

CATHERINE.

Je vous dis qu'il n'était venu à Hanovre, sous ce déguisement, que pour attenter à ma vie !....

SCHWARTZ.

Croyez-vous ?

CATHERINE.

J'en suis sûre !... en tout cas je l'aurais prouvé.

SCHWARTZ.

C'est juste !

Digitized by Google

CATHERINE.

Eh bien! tout espoir est-il perdu? est-il impossible de retrouver sa trace?

SCHWARTZ.

J'ai envoyé dans toutes les directions, et j'ai promis deux cents florins à qui nous le ramènerait!

CATHERINE.

Ah! c'est bien!... Vous m'aimez, vous!

SCHWARTZ, soupirant.

Cher ange!

SCÈNE II

LES MÊMES, PLATEN, QUATRE TRABANS.

PLATEN.

Qui va là?

SCHWARTZ, se retournant.

Hein?... n'est-ce pas monsieur Platen?

PLATEN.

Est-ce vous, monsieur Schwartz?

SCHWARTZ.

Moi-même.

PLATEN.

Avec ma chère belle-sœur, sans doute?

CATHERINE.

Oui, mon cher beau-frère?

PLATEN.

La nuit est si noire!... Eh bien! ce coquin de Busche?

SCHWARTZ.

Il a échappé jusqu'ici à toutes les recherches.

PLATEN.

J'espère qu'il n'échappera pas aux miennes.

CATHERINE.

Et M. de Kœnigsmark? Il est évident qu'il était dans la confidence de mon mari, n'est-ce pas?

PLATEN.

Soyez tranquille! nous éclaircirons tout cela!... Est-ce que vous ne rentrez pas? croyez-moi, rentrez! l'air du soir est malsain...

CATHERINE.

Mais... vous-même!

PLATEN.

Je vais chez votre sœur.

CATHERINE.

Avec cette escorte de trabans?

PLATEN.

L'air du soir est malsain, vous dis-je; vous ferez bien de rentrer... (A Schwartz.) Bonsoir, monsieur le baron!

SCHWARTZ.

Bonsoir, monsieur le comte!...

PLATEN, aux Trabans.

Suivez-moi!... (Il sort avec les Trabans.)

CATHERINE.

Comme il nous a dit cela?... Qu'y a-t-il donc?

SCHWARTZ.

Ma foi! je n'en sais rien! mais je crois que votre beau-frère a raison; l'air du soir n'est pas bon à respirer... surtout aux abords de cette pièce d'eau!

CATHERINE.

Que supposez-vous?

SCHWARTZ.

Moi... rien! Me permettez-vous de vous reconduire?

CATHERINE.

Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser. (Prenant le bras de Schwartz et s'éloignant avec lui.) Ah! baron! quand madame Busche s'appellera-t-elle madame Schwartz?...

SCHWARTZ.

Bientôt, je l'espère. De manière ou d'autre nous trouverons bien le moyen de supprimer M. Busche, que diable!... (Ils disparaissent.)

SCÈNE III

BUSCHE, seul.

(Il sort au bout d'un moment de l'enfoncement de l'escalier où il était caché.)

Ouf!... me supprimer! c'est leur idée fixe! Imagine-t-on une plus méchante coquine que ma femme! je crois décidément que, quand on a eu le malheur d'épouser une madame Busche, le mieux est d'être mort, et, quand on est mort, de rester bien mort... Que devenir maintenant? où fuir? où me cacher? le poison! la potence! je n'ai que l'embarras du choix!... c'est qu'elle vous en parle avec une

grâce, madame Busche!... comme cela, en jouant avec son éventail!... brrr!... C'est fini! je ne suis plus jaloux! va! va! épouse M. Schwartz! du diable si je bouge!... et je fais vœu, si j'en réchappe, de te fournir moi-même les preuves de ma mort signées de mon paraphe! Ah! M. de Kœnigsmark, monseigneur, où êtes-vous? il me prend des envies de me jeter à l'eau!... tout serait fini au moins! je n'aurais plus peur! (Ecoutant.) On marche!... ah! c'est fini!... je suis mort!... (Il se jette derrière un massif de verdure.)

SCÈNE IV

KOENIGSMARK, MAXIMILIEN, BUSCHE.

KOENIGSMARK.

Ce n'est pas à moi que la lettre aurait dû être remise, mais à vous.

MAXIMILIEN.

Une erreur du page, sans doute?... l'as-tu interrogé?

KOENIGSMARK.

Il ne m'en a pas donné le temps! à peine avais-je la lettre dans les mains qu'il avait tourné les talons.

MAXIMILIEN.

Il aura craint d'être vu!

KOENIGSMARK.

Probablement!

MAXIMILIEN.

Le cachet était intact?

KOENIGSMARK.

Oui... je crois... je l'ai brisé si vite...

MAXIMILIEN.

Bah! chimères que tout cela! Ne m'as-tu pas dit que mon frère t'avait témoigné une confiance absolue?

KOENIGSMARK.

Sans doute!... mais... le sourire de madame Platen m'a déplu!

MAXIMILIEN, souriant.

Ingrat!

KOENIGSMARK.

Et puis, tenez! cette absence de M. Busche m'inquiète! Où est-il? que fait-il? Pourquoi ne l'avons-nous pas retrouvé au *Lion d'or?*

MAXIMILIEN.

Pauvre homme! il est bien capable d'avoir commis quelque imprudence!... eh bien! Kœnigsmark, raison de plus pour nous hâter! le salut de ma cousine doit passer avant tout! (Pendant cette scène Busche s'est approché à pas de loup.)

BUSCHE.

Ah!... Dieu soit loué!... je ne me trompais pas!...

KŒNIGSMARK.

Busche!... enfin! vous voilà donc? Comment êtes-vous ici?... d'où sortez-vous?

BUSCHE.

Moi?... de là!

MAXIMILIEN.

Et que faisais-tu là?

BUSCHE.

Je me cachais.

KŒNIGSMARK.

Pourquoi?...

BUSCHE.

Ah! vous ne savez pas?... ma femme!...

KŒNIGSMARK.

Eh bien?

BUSCHE.

Elle voulait m'empoisonner, ma femme!...

MAXIMILIEN.

T'empoisonner!

BUSCHE.

Oui; alors, vous comprenez? l'indignation... la fureur!...

KŒNIGSMARK.

Vous vous êtes fait reconnaître!...

BUSCHE.

Ma foi oui!...

KŒNIGSMARK.

Morbleu!...

BUSCHE.

Elle a appelé, on est accouru, j'ai sauté par la fenêtre! et... on court après moi... par là-bas!...

KŒNIGSMARK.

Au fait!... cela peut servir à dépister les chasseurs! la meute est hors de voie!

BUSCHE.

Oui! oui! c'est moi qui suis lancé!... Voyez-vous? il n'y

a qu'un parti à prendre, c'est de nous en aller!... et par le plus court chemin!... et le plus tôt possible!

KOENIGSMARK.

Eh! c'est justement pourquoi nous sommes ici!... l'avez-vous oublié?

BUSCHE, se frappant la tête.

C'est vrai!

KOENIGSMARK.

Au coup de minuit... (On entend sonner minuit.)

MAXIMILIEN, saisissant le bras de Kœnigsmark.

Écoute!...

BUSCHE, comptant les derniers coups.

Onze!... douze!...

MAXIMILIEN, à Kœnigsmark.

Qu'as-tu donc?

KOENIGSMARK.

Prince!... vous me rendez, j'espère, la justice de croire que, si j'ai peur, ce n'est pas pour moi!

MAXIMILIEN.

Ah!... mon cher Kœnigsmark!... (La fenêtre du pavillon s'éclaire.)

KOENIGSMARK.

Tenez! la fenêtre s'éclaire!... on vous attend!... Allez!... Busche et moi nous ferons le guet. Hâtez-vous!

BUSCHE, à part.

Oui!... d'ici, au moins, on peut voir venir! (Maximilien monte l'escalier et entre dans le pavillon.)

SCÈNE V

KOENIGSMARK, BUSCHE.

KOENIGSMARK.

Diable!... Je pense à une chose.

BUSCHE.

Dites!

KOENIGSMARK.

Il faut qu'un de nous reste en arrière.

BUSCHE.

Hein?

KOENIGSMARK.

Ignorant ce que vous étiez devenu, j'ai laissé votre cheval au *Lion d'or*.

BUSCHE.

Miséricorde !...

KŒNIGSMARK.

Eh ! là !... rassurez-vous !... vous prendrez le mien...

BUSCHE.

Eh bien ! et vous ?

KŒNIGSMARK.

J'en serai quitte pour repasser à l'auberge et je vous aurai bientôt rejoint.

BUSCHE, serrant la main de Kœnigsmark.

Ah ! monsieur de Kœnigsmark !... Croyez que, si j'avais votre courage, je n'accepterais pas votre dévoûment !

KŒNIGSMARK.

Chut !... on vient !... (Il se cache avec Busche derrière les arbres — les quatre Trabans entrent en scène.)

SCÈNE VI

KŒNIGSMARK, BUSCHE, TRAUGOTT, REYNHOLD, DEUX AUTRES TRABANS.

TRAUGOTT.

C'est ici que M. Platen nous a dit de l'attendre !

REYNHOLD.

Sais-tu quelle besogne il nous destine ?

TRAUGOTT.

Non !... mais qu'importe, pourvu qu'il nous la paye ?

REYNHOLD.

Tu es philosophe !... Il n'avait pas l'air tendre ce soir, M. Platen.

TRAUGOTT, riant.

Je crois bien !... après son aventure de tantôt.

REYNHOLD.

Oui ; le mot d'ordre lui est resté sur le cœur !

TRAUGOTT.

Le fait est que c'est dur ! Il est bon, le colonel ! (Les Trabans rient.)

KŒNIGSMARK, bas à Busche.

Ne bougez pas !... (S'avançant vers les Trabans.) Holà ! vous autres ! que faites-vous ici ?

TRAUGOTT.

Hein ?... qui est là ?

KŒNIGSMARK.

Tu ne me reconnais pas, drôle!...

TRAUGOTT.

Ah! pardon, colonel!... Il faut des yeux de chat pour y voir...

KŒNIGSMARK.

Je vous demande ce que vous faites ici?

TRAUGOTT.

Nous attendons M. Platen.

KŒNIGSMARK.

Vous n'avez pas à obéir aux ordres de M. Platen, mais aux miens!

TRAUGOTT.

Excusez, colonel! mais M. Platen prétend qu'il a un ordre de Son Altesse.

KŒNIGSMARK.

Cet ordre est-il écrit?... qu'il me le montre! sinon qu'il veille à ses affaires et ne se mêle pas des miennes!... Son Altesse, en me donnant le droit de vous commander, m'a imposé le devoir de veiller à ce que personne n'empiétât sur mon autorité... Voilà ce que vous direz à M. Platen.

TRAUGOTT.

Cela suffit, colonel...

KŒNIGSMARK.

Marchez! (Les Trabans sortent.)

SCÈNE VII

KŒNIGSMARK, BUSCHE.

KŒNIGSMARK.

Diable!... diable!... il n'y a plus une minute à perdre... J'étais bien sûr qu'il y avait quelque diablerie sous jeu.

BUSCHE.

Eh! pardieu! il y a moi! puisque je vous dis que ma femme, Schwartz et Platen, sont restés là un quart d'heure à deviser sur le moyen de me faire pendre!...

KŒNIGSMARK.

Vous ne m'en aviez rien dit.

BUSCHE.

Si vous croyez que j'ai la tête à moi!

KŒNIGSMARK.

Voilà qui modifie mon plan... Ces coquins peuvent reve-

nir! il ne faut pas que le prince et la duchesse sortent par cette porte.

BUSCHE.

Par où donc, alors?

KŒNIGSMARK.

Par le balcon qui donne sur la pièce d'eau...

BUSCHE.

Mais... il faut un bateau!

KŒNIGSMARK, montrant le bateau.

Eh bien!... êtes-vous aveugle?... En voici un... Vous le conduirez sous le balcon...

BUSCHE.

Moi!... Mais... je ne sais pas ramer!

KŒNIGSMARK.

Eh! vous apprendrez, mille diables!... Voyons, Busche!... il ne s'agit pas de perdre le temps en paroles inutiles! Il y va de votre peau, mon bon ami!... Vite, aux avirons!... (Il aide Busche à monter dans le bateau.)

BUSCHE.

Et quand je serai sous le balcon?

KŒNIGSMARK.

Vous attendrez! Une fois nos gens dans la barque, vous gagnerez l'autre côté de la pièce d'eau, et de là les chevaux. Moi, s'il y a lieu, je me charge de défendre cette porte... Est-ce compris?

BUSCHE.

Oui...

KŒNIGSMARK.

Ah!... quand vous serez hors d'atteinte, un cri, un seul... pour m'avertir... comme un cri d'oiseau... Vous m'entendez, n'est-ce pas?

BUSCHE.

Oui.

KŒNIGSMARK.

Allez!... (Il pousse la barque qui disparaît. — On entend un chœur de fête dans l'éloignement.) Oui! oui! chantez! (Suivant Busche des yeux.) Il aborde!... bien!... et maintenant à la grâce de Dieu! (Il monte l'escalier et entre dans le pavillon.)

LE CHŒUR.

Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

SCÈNE VIII

PLATEN, TRAUGOTT, REYNHOLD, et les DEUX AUTRES TRABANS.

PLATEN.

Je vous avais dit de m'attendre là!... Il ne fallait pas bouger de là!

TRAUGOTT.

Mais, monsieur le comte, le colonel...

PLATEN.

Eh morbleu! votre colonel... Votre colonel ne passe pas avant Son Altesse, je suppose?

TRAUGOTT.

Il a voulu voir l'ordre écrit.

PLATEN.

C'est bien!... c'est bien!... il le verra!... Mais je vous jure Dieu que s'il s'est échappé...

TRAUGOTT, à ses camarades.

Échappé?... est-ce que c'est à son tour d'arrêter l'autre, maintenant?

PLATEN.

Ah!... de la lumière à cette fenêtre!... il est là!... Silence, mes amis! nous le tenons! si l'on pouvait savoir!... (A Traugott) Peux-tu monter sur ce piédestal, toi?

TRAUGOTT.

Pour voir dans l'appartement?

PLATEN.

Oui.

TRAUGOTT.

Soit!... (Il monte, aidé de ses camarades, sur le piédestal de la statue placée près de la fenêtre.)

PLATEN.

Eh bien?

TRAUGOTT.

Il est là, monsieur le comte.

PLATEN.

Seul?

TRAUGOTT.

Non!... je vois la duchesse... Elle serre des bijoux dans un coffret.

PLATEN.

Bien!... bien!...

TRAUGOTT.

Tiens!... il y a un autre homme...

PLATEN.

Qui donc?

TRAUGOTT.

Je ne distingue pas...

PLATEN.

Eh pardieu! c'est Busche! où ai-je la tête!... Allons! le coup de filet sera bon... pourvu que la comtesse ne tarde pas maintenant!... Il ne faut pas deux heures pour remplir un blanc-seing, que diable!... (Écoutant.) Ah! j'entends le frôlement d'une robe!... c'est elle!

SCÈNE IX

LES MÊMES, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Eh bien! Kœnigsmark?

PLATEN.

Là... avec la duchesse, et mon frère!

ÉLISABETH.

Ah!... votre frère aussi!... bien... Mais vous n'avez que trois hommes, là?

PLATEN, lui montrant le Traban juché sur le piédestal.

Et celui-ci!...

ÉLISABETH.

Ah! ah!... il observe l'ennemi?... (A Traugott.) Ne descends pas!... (Lui tendant un papier.) La lumière de cette fenêtre t'aidera à lire ce qu'il y a dans cet écrit. (Aux Trabans.) Écoutez!...

TRAUGOTT, lisant.

« Nous, Georges, duc de Brunswick, électeur de Hanovre, donnons par les présentes plein pouvoir à notre amé et féal le comte Platen, surintendant de notre police, de faire exécuter, partout où besoin sera, et jusque dans notre pro-

pre palais, les ordres secrets qu'il a reçus de nous, pour la défense de notre personne et de notre honneur grièvement offensés..., et ce sera justice... En foi de quoi nous avons signé : Georges. » (Il descend du piédestal.)

ÉLISABETH.

Vous avez entendu ?

REYNHOLD.

Que faut-il faire ?

ÉLISABETH.

C'est à votre dévoûment que votre maître s'adresse, mes amis ; c'est son honneur qu'il remet entre vos mains...

TRAUGOTT, lui remettant le papier.

Que faut-il faire ?...

ÉLISABETH.

Il faut tuer ceux qui vont sortir par cette porte.

REYNHOLD.

M. de Kœnigsmark ?

TRAUGOTT.

La duchesse ?

ÉLISABETH.

Je vous ai dit : ceux qui sortiront par cette porte !

TRAUGOTT.

Diable !... c'est que...

ÉLISABETH.

Vous hésitez ?

TRAUGOTT.

Cela méritait d'être écrit en toutes lettres...

ÉLISABETH.

Qu'importe ? l'ordre n'est-il pas précis ? n'avons-nous pas les pleins pouvoirs de Son Altesse ?

TRAUGOTT.

Monsieur le comte... ou vous ?...

ÉLISABETH.

Mais parlez donc, monsieur Platen...

PLATEN.

Il me semble que mon silence confirme assez ce que vous dites...

REYNHOLD.

C'est que M. de Kœnigsmark est homme à en découdre, madame !

ÉLISABETH.

Vous dit-on de l'attaquer en face ?

TRAUGOTT.

Et puis nous ne nous soucions pas de tuer des femmes.

ÉLISABETH.

Quand votre maître l'ordonne !

TRAUGOTT.

Il peut s'en repentir demain...

ÉLISABETH, se retournant vers Platen.

Que leur avez-vous donc donné ?

PLATEN.

Cent florins à chacun.

ÉLISABETH, aux Trabans.

Je vous en promets cinq cents!... Est-ce trop peu ?... tenez !... voilà mes bracelets, mon collier ! partagez-vous tout cela ! (Elle jette aux Trabans son collier et ses bracelets ; regardant la porte.) Ah ! pourvu qu'ils ne sortent pas encore !...

TRAUGOTT, aux autres Trabans.

Qu'en dites-vous ?

REYNHOLD.

Puisque le duc le veut !

TRAUGOTT.

Allons ! (A Élisabeth.) Soit !

ÉLISABETH.

Enfin !... vous ne reculerez pas au moins.

TRAUGOTT.

Soyez tranquille ! ce qui est dit est dit. (La lumière de la fenêtre disparaît.)

PLATEN.

La lumière s'éteint !...

ÉLISABETH.

Placez-vous là... sous l'escalier... vous, de ce côté, de façon à l'envelopper !... vous me comprenez bien ?... et surtout ne frappez pas avant...

TRAUGOTT.

Eh, madame !... nous savons ce qui nous reste à faire. (Les Trabans se postent sous la cage de l'escalier.)

PLATEN, à Élisabeth.

Venez-vous ?

ÉLISABETH.

Où donc ?

PLATEN.

Mais... je suppose que vous ne comptez pas...

ÉLISABETH.

Et qui nous répond de ces hommes, si nous les abandonnons ?...

PLATEN.

Pardon !... c'est déjà beaucoup que mon nom soit sur ce papier, et je vous avoue...

ÉLISABETH.

C'est bien !... je ne vous retiens pas, monsieur !... vous êtes libre !

PLATEN.

Tudieu !... vous êtes jalouse !... (Il s'éloigne.)

ÉLISABETH.

Lâche! (Aux Trabans.) Vous êtes prêts? (Écoutant.) Silence !... (Elle se jette derrière le piédestal de la statue et se trouve placée de façon à ce que l'escalier lui masque la vue de la pièce d'eau. La porte du pavillon s'ouvre ; Kœnigsmark paraît au haut de l'escalier et s'arrête sur le perron.)

SCÈNE X

ÉLISABETH, KOENIGSMARK, LES QUATRE TRABANS.

KOENIGSMARK, se penchant sur la balustrade et regardant de tous côtés.

Allons !... il paraît que M. Platen se l'est tenu pour dit... Je me sens le cœur plus léger !... Ah ! les voici !...

ÉLISABETH, à part.

Que dit-il ?... (On voit repasser sur la pièce d'eau le bateau portant Sophie, mademoiselle de Kuesebeck, Maximilien et Busche. Maximilien tient les avirons. Sophie agite son mouchoir en signe d'adieu; Kœnigsmark agite le sien. Le bateau disparaît.)

KOENIGSMARK.

Allez ! cœurs chastes et purs ! séparés par l'orgueil et l'ambition, réunis par l'amour !... Hélas ! quel amour est le vôtre! qui sait ce que l'avenir lui réserve encore d'épreuves et de larmes ?... (Il commence à descendre l'escalier.)

ÉLISABETH, se penchant pour l'apercevoir.

Il est seul ?...

KŒNIGSMARK.

Ah! la chanson dit vrai :

Il faut pour goûter ses appas
Languir jusqu'au trépas!
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas!

(Arrivé sur la dernière marche, Kœnigsmark est enveloppé par les Trabans qui le frappent.)

Ah!...

ÉLISABETH.

Ne le laissez pas tirer son épée... jetez-le par terre!... liez-lui les mains!

KŒNIGSMARK, tombant.

Ah! vipère! c'est toi!...

ÉLISABETH.

Ne le lâchez pas!... liez-lui donc les mains!...

KŒNIGSMARK.

Misérable!... (Les Trabans attachent les mains de Kœnigsmark avec son mouchoir.)

ÉLISABETH, s'approchant de Kœnigsmark.

Maintenant, traître! confesse ton crime et celui de la duchesse...

KŒNIGSMARK.

Mon crime!... Tu sais bien que mon seul crime est de n'avoir pas repoussé de mes bras un monstre tel que toi!

ÉLISABETH, aux Trabans.

Il ment!... ne le croyez pas!... il ment!... (A Kœnigsmark.) Tu ne la sauveras pas, infâme! avoue, avoue!...

KŒNIGSMARK.

Furie exécrable!...

ÉLISABETH.

Je te dis que j'ai lu sa lettre!

KŒNIGSMARK.

Sa lettre à Maximilien, n'est-ce pas?

ÉLISABETH.

Non, traître!... à toi!...

KŒNIGSMARK, se soulevant à demi.

A Maximilien, te dis-je!... qui est vivant, qui fuit avec elle, et qui me vengera!...

ÉLISABETH, reculant avec épouvante.

Dieu!..

SCÈNE XI

LES MÊMES, GEORGES, PLATEN, SEIGNEURS, VALETS, portant des torches.

PLATEN, montrant Kœnigsmark.

Le voilà, monseigneur ; justice est faite !...

KŒNIGSMARK.

Justice !... la justice du ciel est tardive, Platen !... mais elle ne te manquera pas !... (A Georges.) Duc !... votre femme est la plus pure des femmes ! Entre nous, Votre Altesse ne l'a pas rendue trop heureuse ! Je voulais la reconduire à son père !... mais... ma foi !... votre frère a pris ma place.

GEORGES.

Mon frère !... Il vit !...

KŒNIGSMARK.

Oui, ressuscité tout exprès pour venir lui tendre l'étrier... tout le reste est calomnie !

GEORGES.

Tu mens ! elle l'aimait !... elle l'aime encore !... Et c'est lui !... (Aux gens de sa suite.) Courez ! (On entend un cri lointain.)

ÉLISABETH.

Qu'est-ce que cela ?

KŒNIGSMARK.

C'est ta victime qui t'échappe !... (A Georges.) Je réponds des chevaux, monseigneur ; ceux de vos Trabans ne les atteindront pas !

GEORGES.

Ah ! tu me braves ?...

KŒNIGSMARK.

Votre Altesse ne me fera pas mourir deux fois, je sup pose !... Et pour vous prouver que je ne vous tiens pas rancune, monseigneur, permettez-moi de vous léguer un sou venir.

GEORGES.

Un souvenir !

KŒNIGSMARK, les yeux fixés sur Élisabeth.

Oui !... une bague de diamant... avec le nom d'Allah gravé sous la pierre... et que j'ai oubliée...

GEORGES.

Où donc ?

KŒNIGSMARK.

Au doigt de madame Platen ! (Élisabeth a fait glisser la bague de son doigt, la laisse tomber à terre et cherche à mettre le pied dessus.) Tenez ! tenez ! la voilà qui tombe... vous allez l'écraser, madame !...

GEORGES, regardant Élisabeth avec fureur.

Ah !... misérable !...

ÉLISABETH.

Je suis perdue !...

KŒNIGSMARK, riant.

Ah ! ah ! ah !... (Il retombe et meurt. Platen cherche à s'esquiver. Les autres personnages sont immobiles. La toile tombe.)

FIN

d' invent: ~~503~~ 31506

Imprimerie L. TOINON et Ce, à Saint-Germain.